

Justine Desbouvrie

Vados

à Dadi

Sous le soleil de midi, le bourreau aiguisait sa hache. Une lame tranchante garantissait une mort sans douleur. Il aimait trancher net, en un coup. S'y reprendre à deux fois n'était pas digne d'un bourreau Impérial.

A quelques pas de là, le tribunal finissait de juger Éliane Drakhi. Et avant même l'annonce du verdict, on lui avait demandé de se tenir prêt. Il avait également préparé une potence car selon les crimes commis, la mise à mort serait différente.

La jeune femme était jugée pour atteinte à l'Ordre Impérial, à l'Ordre Naturel et à l'Ordre de Vod. Pour Vod, c'était plutôt le bûcher, mais on ne condamnait plus personne pour atteinte à Vod depuis bien longtemps. L'atteinte à l'Ordre Naturel lui vaudrait la corde, mais si c'était l'atteinte à l'Ordre Impérial qui prévalait, il pourrait faire la démonstration de son savoir faire.

D'autant plus qu'il avait un public de choix aujourd'hui : des rangs de choisistes étaient venus défendre la candidate à la décapitation, tandis que les honnêtes gens réclamaient sa mort à cor et à cri.

Éliane écoutait ses juges lister ses péchés. Elle était soupçonnée du meurtre de son frère, accusée d'imposture et de dissimulation, d'interférence envers le destin de sa lignée, et enfin, de pratiques subnaturelles.

Elle ne savait pas si elle se sentait coupable de ce qui lui était reproché. Elle cherchait la réponse dans les yeux de ses parents, assis en face d'elle. Mais ils n'avaient plus la force de soutenir son regard.

Ben non plus ne la regardait pas. Il pleurait en silence leur vie gâchée.

Suzanne Drakhi jouait nerveusement avec la médaille

qu'elle avait au cou et Éliane se laissa emporter loin de là par ses souvenirs.

Cette petite médaille en cuivre, Éliane la tournait et la retournait lorsque, la joue écrasée contre la peau tiède et réconfortante de sa mère, elle sortait rêveusement de ses larmes. Le nez enfouis dans l'odeur familière de la tendresse, le flot de ses pensées se confondait avec les deux faces gravées qui roulaient entre ses doigts. Le soleil d'un côté, la lune de l'autre. Une interprétation de VOD, lui expliquerait-on plus tard. Elle renifla une ou deux fois et poussa un long soupir. De ces soupirs qui évacuent les restes des sentiments d'indignation et d'injustice, tandis que les doigts délicats de sa mère glissant dans ses doux cheveux blonds apaisaient la blessure de s'être sentie rejetée.

Stéphane, son jumeau, vers qui elle allait en toute confiance, la trahir comme ça... Et Ben, le fils du bûcheron, d'ordinaire si juste, qui, au lieu de la défendre, se ralliait au refus opposé par Stéphane... Le soleil filtrant au travers les jeunes feuilles de peuplier dansait en copeaux sur leurs sourires moqueurs. Leurs rires se fondaient dans le clapotis de l'eau. Ils lui avaient dit d'aller jouer ailleurs.

En descendant à la rivière, elle avait trouvé aux garçons la mine grave de deux aventuriers pris dans une situation difficile. Elle avait accouru le cœur léger, toute à la joie de se joindre à eux. Mais non. Impossible. Ils étaient en route vers le repère de Razgard le Dragon, et tout l'Empire sait qu'on ne part pas à la chasse au Dragon avec une fille dans son équipe. Éliane crut d'abord à une plaisanterie. Comme ils ne cédaient pas, elle tenta la négociation. (On dirait que je serais un chevalier...) Stéphane, inflexible, réitéra son refus. Elle se mit à crier à l'injustice, à trépigner, à sangloter et pour

toute réponse, ils avaient surenchéri. Non, décidément, on ne part pas chasser le Dragon avec une chouineuse. Les filles font toujours des histoires pour rien, la preuve à l'instant. Face à cette attitude écœurante, Éliane s'était enfuie en courant se réfugier dans l'amour maternel, seule forteresse imprenable d'où elle ne serait jamais expulsée.

Elle accourut la bouche pleine de mots inarticulés, boursoufflés de sanglots, étouffés de détresse, écrasés de l'urgence de dire. Suzanne caressa doucement la joue de sa fille, la priant de se calmer et de tout reprendre depuis le début.

« Ils sont méchants! conclut Éliane après avoir détaillé toute l'affaire.

– En es-tu certaine?

– Maman! Ils ne veulent pas jouer avec moi et en plus ils se moquent!

– Ma chérie, que connaît-on vraiment de Ce Qui Est?

Suzanne avait pris son air de répétitrice et Éliane avait détourné les yeux dans un soupir avant de répondre sur un ton de bonne élève :

– Nous ne connaissons de VOD que ce que nous ressentons. Au delà de nos perceptions, rien de Ce Qui Est ne nous est accessible...

– Et qu'est-ce que cela signifie?

– Que je dois pas dire qu'ils sont méchants mais seulement ce que ça me fait...

– Alors, ma chérie, que ressens-tu?

– Pff... Quand-même... Ils ont été vraiment méchants.

Suzanne éclata d'un rire cristallin. Puis elle posa sur

Éliane ce regard patient et inflexible qui signifiait plus ou moins « j'attendrais le temps qu'il faudra mais tu n'y couperas pas ». Alors Éliane essaya de répondre à cette question. Que ressentait-elle? Eux jouaient au Dragon tranquillement pendant qu'elle recevait la leçon de moral à leur place... Mais à cette protestation elle connaissait déjà la réponse. Sa mère lui aurait dit de ne s'occuper que de ce qui relevait de sa responsabilité. C'était vraiment très énervant. Voilà ce qu'elle ressentait.

– Je suis en colère. Et triste aussi. J'ai l'impression qu'ils ne m'aiment plus... En tout cas moi je les déteste! » Éliane fondit en larme et Suzanne la prit sur ses genoux et murmura doucement : C'est parce que tu les aimes, que tu les détestes... Éliane se serrait contre sa mère comme pour étouffer son chagrin dans l'entre deux peaux. La médaille se balançait au cou de Suzanne au rythme du bercement, d'un côté la lune, de l'autre le soleil, d'un côté je les déteste, de l'autre je les aime, mais c'est presque le même côté, en tout cas c'est la même médaille, si mince, presque aucune épaisseur pour séparer les deux faces, et pourtant, pourtant on ne peut pas voir les deux en même temps, à moins d'utiliser la réflexion d'un miroir ou la trace, l'emprunte de l'une quand on regarde l'autre... Vod est-il ainsi, toujours une face cachée, une face qui se dérobe à notre vue, qui s'absente dès que l'autre se présente?

Éliane releva les yeux sur le tribunal qui la jugeait. Elle avait cru prendre les bonnes décisions mais peut-être n'avait elle considéré qu'un seul côté de la médaille.

« C'est vrai, aucune femme n'a jamais été chasserresse

– Maman! Pourquoi tu défends toujours Stéphane?

– Je ne dis pas qu'il a bien fait... Juste que je n'ai jamais entendu parler d'une femme chasseuse de Dragon! Au lieu de

te buter sur ce que tu ne peux obtenir, pourquoi ne penses-tu pas à ce que tu as la chance d'avoir?

– C'est eux qui ont de la chance! Les garçons, ils font ce qu'ils veulent!

– Tu crois vraiment ça? Tu crois que les garçons font ce qu'ils veulent? Tu ne crois pas que les filles font bien d'autres choses que chasser des dragons? Que veux-tu faire, toi, de la chance d'être une fille?

– Je veux aller à la rivière ».

Seulement, la leçon n'était pas terminée. La voix de Suzanne scandait encore les préceptes de Vod, comme une musique de fond à ses rêveries. Elle courrait à la rivière, les pieds nus dans l'herbe tendre, toute rancœur oubliée, ou presque, jusqu'au gros moussu, et s'ils avaient encore quelque chose à redire, le Dragon à affronter, ce serait elle. A l'abri des rochers gris chapeautés de cheveux de vénus et de mousses épilithes, elle pourrait bien aussi leur lancer des sorts ou concocter quelques potions. Quel besoin avait-elle de se joindre à leur expédition ridicule, quand la nature toute entière offrait un tel écrin à son imagination ?

Ou alors, elle avait considéré qu'elle pouvait avoir les deux. Les deux faces de la médaille. Une face paye l'autre. Pourtant elle les avait payés assez cher, ces choix. Mais on ne fixe pas le prix soi-même, semble-t-il.

Et dehors le bourreau aiguise soigneusement sa lame de sarmine et ça fait sssschling, sssschling, je te couperai la tête, alouette, alouette.

Sa mère lui avait pourtant rabâché – ce jour là c'était à propos d'être fille ou garçon – le soleil brille peut-être plus fort mais la lune déplace des océans! Il ne nous appartient pas de choisir. Aujourd'hui on la jugeait pour sa mauvaise

interprétation de Vod. Tout ce qui sert, dessert. Et tout ce qui dessert, sert. Et il n'y a pas de malheur qui vienne sans un cadeau entre les mains. Et de toute façon, il ne nous appartient pas de choisir. Du moins pas ça. On choisi ce qui relève de sa responsabilité, pas ce qui relève de Vod. On peut choisir quoi faire de Ce Qui Est, on ne peut pas choisir Ce Qui Est. C'est simple. C'est tellement simple que personne ne s'y retrouve. Ça fait des siècles que les interprètes de Vod se succèdent, s'affrontent, se contredisent les uns les autres, se contredisent eux-même, et on la jugeait pour avoir voulu choisir ce qu'il ne lui appartenait pas de choisir. Elle avait toujours été de bonne foi, elle avait toujours fait de son mieux et elle allait finir sous la lame de sarmine de la hache du bourreau, « pour l'exemple ». Elle allait servir de travaux pratiques aux Impériaux pour apprendre à tous ces Choisistes ce qu'il arrive à ceux qui présument un peu trop de leur libre arbitre.

Les cheveux blancs avaient éclipsé la rousseur passée de Suzanne, les cernes soulignaient son regard vidé de tout espoir. Roland. Stéphane. Éliane. Ses trois enfants, l'un après l'autre. Roland. Le fils aîné, l'Héritier du Nom, le garant de la lignée. Roland n'avait pas laissé à ses parents le temps de le voir grandir. Il avait été emporté par la fièvre et ce sont des choses qui arrivent. Et après ça, la belle Suzanne, pleine de foi en Vod, avait relevé la tête et mis au monde les jumeaux. Jusqu'à ce que la moitié de ce merveilleux duo sombre à son tour dans le néant. Ainsi va Vod. Et maintenant les juges de sa dernière enfant allaient calmement la lui retirer. Vod n'a que faire de la révolte d'une mère. Vod n'a que faire des injustices, Vod n'a que faire de la douleur, même la plus insoutenable. Vod est Ce Qui Est. Seulement ça. Inexorablement.

Il perd la tête, celui qui tente de se dresser contre Vod.

Peut-être qu'elle aurait mieux fait de ne pas y

retourner, ce jour là. Les laisser chasser leur satané Dragon, rester là à apprendre à filer la laine et se tisser un autre destin. Une face pour le chemin qu'on a emprunté, et une autre... On ne saura jamais. « Et si et si », et si j'avais fait autrement, eh bien, il y aurait eu d'autres revers.

Il n'y a pas de médaille sans revers. La voix de Suzanne, comme un mantra. Quand une partie du monde est dans la lumière, c'est que l'autre est dans l'ombre...

Et pour l'instant c'était son monde à elle qui était dans la lumière, alors pourquoi rester à ruminer ici, à l'ombre de la maison de granit, où les fenêtres à petits carreaux rendaient un si piètre hommage à la clarté du printemps... Ils croyaient peut-être occuper la seule face d'une médaille monogonale!

"Si tu veux, je peux t'apprendre à tisser la laine. Tu as l'âge que j'avais quand ma mère m'a donné ma première leçon. (Il aurait suffi de dire oui).

Allait-on passer de la leçon de morale à la leçon de tissage et laisser le temps dévorer la première belle journée du printemps?

– Maman... je voudrais retourner jouer dehors. (Il aurait suffi de ne pas y aller...)

– Va, mon enfant, je te montrerai tout à l'heure... (Garde ta fille avec toi, Suzanne). Profites-en pour rappeler à ton frère de ne pas trop tarder, lui non plus ». Suzanne déposa un baiser sur le front de sa fille qui glissa de ses genoux pour s'élaner vers la rivière (et vers son destin. De toute façon, il ne nous appartient pas de choisir).

Éliane se coula dans la lumière du jour, sa course de petite fille faisant danser sa chevelure sur ses épaules. Suzanne la regardait sautiller comme un petit point de joie au milieu du paysage immense, rétrécir jusqu'au bout du champ

et disparaître entre les arbres à la lisière du domaine Drakhi. De là, on apercevait la Sylvaïsse en contrebas, scintillante entre les rochers, cascading de vasque en vasque, creusant doucement la roche polie par cette caresse constante, cette course, de la montagne jusqu'à la mer, sans début ni fin, depuis toujours et pour toujours.

En bas, perché sur le gros moussu, Ben, les mains sur les hanches, les orteils au bord du vide, riait de son forfait. Stéphane s'extirpait péniblement de l'eau glaciale où il venait d'être sournoisement poussé et égrainait un chapelet de jurons dont seul les enfants de son âge ont le secret. Les plus naïfs quolibets y côtoyaient en parfaite harmonie les pires insanités, dont il ignorait encore le sens.

Le passage pour atteindre le noble rocher surplombant la rivière était particulièrement escarpé. Éliane craignait qu'un pas maladroit fasse rouler une pierre et trahisse sa présence. La terre était légèrement humide, des racines affleuraient pour former des marches, et les branches légères fraîchement chargées de jeunes feuilles, ou seulement de bourgeons pour les plus tardives, offraient de bonnes prises à ses petites mains.

Ben n'avait toujours pas bougé. Si elle restait discrète et rapide, elle arriverait à temps. Ses pieds nus et souples la rendaient plus silencieuse qu'une biche. Du moins c'est l'image qu'elle se faisait d'elle-même à cet instant précis, à quelques pas du toit du rocher. Stéphane avait enfin dégagé la zone où Ben n'allait pas tarder à couler à pic. Juste sous le gros moussu, la vasque était profonde et les enfants de tout Bravanec venaient y plonger dès que l'été avait suffisamment réchauffé la Sylvaïsse. Pour l'heure, ses eaux, gonflées de la fonte des neiges, étaient si froides qu'on ne s'y baignait que par défi ou par suite d'une mauvaise blague. Les pieds d'Éliane, plus agiles que jamais, s'enfonçaient dans la mousse

épaisse. Ses mains n'étaient plus qu'à quelques centimètres du dos de Ben, de sa peau déjà cuivrée, et maintenant Éliane était suffisamment près du bord pour apercevoir, par dessus l'épaule de Ben, le point d'impact deux mètres plus bas, suffisamment près, aussi, pour que Stéphane voie son minois poindre derrière la tête narquoise du fils du bûcheron, peut-être même suffisamment près pour que Ben devine son souffle sur sa nuque, et surtout suffisamment près pour qu'il n'ait pas le temps de se retourner, et vlan!

Les jambes du garçons battirent dans le vide un instant avant qu'il disparaisse sous la surface dans une grande gerbe d'eau. Le froid lui mordit la peau, l'enserra comme un étau, l'eau s'insinua dans ses narines, dans ses oreilles. Le soleil morcelé à travers la surface au dessus de sa tête lui indiquait la voie à suivre pour retrouver l'air, pour reprendre son souffle. La rive était à peine à une brasse de lui, mais l'urgence de se sortir de là l'incitait à chercher en vain à reprendre pied. Il palpait de ses orteils le fond de la rivière sans trouver où s'accrocher et Stéphane n'en pouvait plus de rire, se tenait les côtes, oubliant totalement qu'il avait dû faire les mêmes gestes désordonnés et inefficaces quelques minutes plus tôt, oubliant totalement l'eau glaciale qui coulait encore de ses cheveux entre ses omoplates, oubliant totalement que Ben avait deux ans de plus que lui, ce qui à cet âge constitue un avantage majeur en terme de force physique et qu'il n'aurait eu aucune peine à le balancer à l'eau à nouveau.

Ben barbotait piteusement et les jumeaux se tordaient de rire, les larmes perlant aux cils, à en avoir mal au ventre. Il grimpa sur la rive glissante, cherchant son équilibre, et se retourna enfin pour découvrir Éliane, assise au bord du gros moussu, les jambes pendant dans le vide. Ses yeux bleus presque verts brillaient d'insolence, son sourire victorieux

illuminait son visage tacheté, quelques mèches folles de ses cheveux blonds dansaient sur son visage. Elle l'ignorait mais le point culminant de sa vengeance était l'impression qu'elle fit à Ben à cet instant. Son air triomphal en contre plongée lui conférait la beauté d'une héroïne de roman d'aventure. Oui, à cet instant précis elle rayonnait comme si, en fait du gros moussu, c'était du dos d'un Dragon qu'elle les toisait.

Elle se laissa basculer en arrière, s'allongeant dans l'épais tapis de mousse, les jambes toujours ballantes, pour contempler un instant le ciel entre les feuilles vert tendre, comme taillées dans autant d'émeraudes traversées par le soleil. Elle savourait sa victorieuse vengeance sans se douter qu'en bas, on complotait déjà contre elle. La brise balançait les fines branches au dessus d'elle, faisant danser ce Dragon de printemps aux écailles de verre. Les taches vertes sur fond bleu, qui bruissaient doucement, offraient une distraction parfaite, laissant tout le temps aux deux garçons d'escalader le rocher.

Allongée sur le dos à contempler les feuilles, elle laissa son regard suivre la branche et bascula la tête en arrière, les yeux cherchant à voir au delà de son front pour aller jusqu'au tronc, jusqu'au pied de l'arbre. Elle regardait le monde à l'envers lorsque apparurent les deux silhouettes silencieuses et goguenardes, qui penchèrent au dessus d'elle leurs visages inversés. Elle comprit un peu tard leurs mauvaises intentions, mais, agile comme un serpent, elle se retourna et leur fila entre les pattes.

Leurs mains ne surent la saisir, seulement la chatouiller un peu au passage. Éliane ne se laissa pas déconcentrer, se redressant prestement pour fuir vers la forêt. Elle crut vraiment qu'elle y parviendrait, se mit à rire joyeusement et changea instantanément de mine (comme le coureur qui, en tête à quelques mètres de la ligne d'arrivée lève les bras trop

tôt et se fait doubler sur le fil) quand elle sentit les bras puissants (deux ans de plus, ça compte) de Ben la saisir à la taille. Stéphane l'avait aussitôt saisie aux chevilles et ils la bringuebalaient laborieusement jusqu'au bord. Elle battait furieusement des jambes, tentait de donner des coups de têtes dans le torse de Ben, essayait de mordre mais rien ne passait à portée de dents, ses bras s'agrippaient à ceux de Ben et les deux garçons peinaient à garder l'équilibre, perchés sur leur rocher. Il n'aurait pas fallu qu'ils tombent ailleurs qu'au dessus de la vasque profonde : les bords du gros moussu étaient tout aussi escarpés du côté qui surplombait le sol rocheux. Leurs pieds mouillés rendaient glissante la mousse et leur proie se débattait avec fougue. Mais voilà, ils avaient tous les deux fini à l'eau et pas elle, et ça ne pouvait pas durer comme ça. Ils balancèrent son corps comme un sac à patates, à la une, à la deux, et à la trois! Hurlant ses protestations, Éliane rencontra l'eau au milieu de sa phrase.

À la verticalité du Gros moussu répondait, sur l'autre rive, l'horizontalité d'une plage de granit. Un large rocher plat et lisse, assez foncé pour emmagasiner les rayons du soleil. Les lézards avant eux venaient s'y réchauffer. Éliane s'y allongea et ferma les yeux pour mieux savourer la chaleur que la pierre restituait à son dos, pour mieux frissonner sous la brise là où roulaient encore des goûtes d'eau, et pour mieux sentir le soleil là où la peau était déjà sèche.

Le bras froid et mouillé de Stéphane vint se coller au sien quand il choisit de venir s'allonger à sa droite. Ben s'allongea à sa gauche avec le même contact froid et humide qui venait briser le fragile équilibre thermique dans lequel elle s'était voluptueusement installée. Elle protesta un peu, pour la forme, mais pour rien au monde elle n'aurait voulu qu'ils s'en aillent. Bientôt ils seraient réchauffés et

partageraient avec elle leur chaleur. Elle sentit les doigts de Ben effleurer involontairement les siens et retira sa main. Le contact de son bras l'avait laissé indifférente mais le dos de sa main contre la sienne la fit rougir jusqu'à la racine des cheveux. Elle replia une jambe et passa ses mains sous sa tête, prenant un air dégagé et priant pour qu'aucun des deux n'ait surpris son émoi.

Les yeux fermés, elle inspira à fond comme pour goûter pleinement tout le ciel, tout le printemps, toute leur présence, pour capter l'instant comme si elle allait pouvoir le garder pour elle. Arrêter le temps, le capturer, l'inscrire, comme si elle allait pouvoir s'en resservir plus tard en puisant dans toutes les mémoires de toutes les cellules de son corps. Quand l'hiver viendrait, avec ses jours tronqués, elle n'aurait qu'à fermer les yeux et l'instant serait là, Stéphane serait là, Ben serait là, tout contre elle, à même les sens. Quand sa partie de monde serait dans l'ombre, elle aurait emmagasiné un peu de soleil et n'aurait qu'à aller le chercher. Ainsi son bonheur ne finirait jamais.

Les yeux fermés, elle se laissa glisser dans cet état d'un peu avant le sommeil, d'un peu après l'éveil, cet entre deux délicieux où les pensées battent la campagne, se délitent, mènent une existence indépendante, comme un doux chant lointain, des bribes étranges, des mots filants comme des étoiles, infiltrés des bruits du dehors venant ponctuer la poésie indomptée du pré-rêve. Des bruits de pas, des voix lointaines, le froissement de la végétation au passage d'intrus s'insinuèrent sous ses paupières closes, Éliane s'accrocha à sa musique intérieure, à ce monde secret et sans limite, ce monde fluide, qui se dérobe si on ose l'observer avec un peu trop d'insistance, ce monde privé mais insaisissable, elle s'y accrocha tant qu'elle put mais « Qu'est ce que vous foutez, les nazes? » La voix granuleuse de Dan Millet tenta de le lui

arracher. À sa droite, on se redressait. À sa gauche, on s'était déjà levé. Alors, de mauvaise grâce, elle ouvrit les yeux et rendit à l'importun son salut amical.

Dan ébouriffa ses cheveux encore mouillés avec la douceur d'un râteau dans les feuilles mortes et s'écria (mais pourquoi parlait-il si fort ?) « Hé mais vous avez tous glissé dans la rivière en traversant ou bien? ». Il salua Ben d'un petit coup de poing dans l'épaule puis attrapa Stéphane par le cou « ça va, blaireau? ». C'était ainsi que Dan Millet exprimait son affection, faut croire. Izoline, elle, avait enlevé ses sandales pour tremper ses pieds dans l'eau. « Ouah, elle est froide! Sans blague, vous vous êtes baignés?

– En fait c'est Ben qui m'a baigné! grommela Stéphane avec une fausse mauvaise humeur.

– Et Éliane l'a vengé! rit Ben.

– Pour moi, ils ont dû s'y mettre à deux! » triompha Éliane.

Izoline retroussait son short jusqu'en haut des cuisses pour entrer un peu plus dans l'eau, précautionneusement, petit pas par petit pas...

« Tu vas voir qu'elle va y aller, paria Ben.

– Ouais, elle va y aller toute seule, ajouta Stéphane.

– Et on sera quatre pour mettre Dan à la flotte! conclut Éliane.

– Vous voulez perdre votre après-midi à barboter dans l'eau comme des canards? ironisa Dan de sa voix éraillée. Vous n'en avez pas marre de stagner au même endroit depuis des lustres? Allez, on bouge! »

Avoir absorbé toute la tranquillité de l'Instant n'avait aucun pouvoir face à l'agitation du nombre. À trois, on pouvait encore profiter de la vie. À cinq, c'était déjà plus

compliqué. Qu'ils bougent, s'ils voulaient, et qu'ils lui laissent Ben et Stéphane pour elle toute seule ! Mais Stéphane était déjà rechaussé et se tenait derrière Dan, comme un bon petit soldat derrière son lieutenant.

« Maman nous a dit de pas rentrer tard ! Lui rappela Éliane. Et on n'a pas le droit de s'éloigner sans lui dire où on va !

– Oh, ta maman t'as pas donné la permission, pauvre petit chou, maman va faire les gros yeux, hou là là ! Allez c'est bon, on décanille ! railla Dan ».

Et comme Stéphane semblait totalement hypnotisé par son lieutenant, Éliane lui fit signe de rester avec elle. Stéphane allait se rasseoir à côté d'Éliane quand Dan insista : « Eh Stéphane, c'est ta sœur ou ton chien de garde que t'as amené avec toi ?

– Lâche-les, Dan, intervint Izoline. Chacun fait bien ce qu'il veut !

– Chacun est libre de choisir ! Le parfait petit perroquet des parents : Chacun est libre de choisir, chacun est libre de choisir ! » croassa Dan pour illustrer son propos.

Ce n'était un secret pour personne, les Millets étaient engagés dans la cause choisiste jusqu'au cou, et si Izoline avait encore l'âge où les parents ont toujours raison, Dan entrait dans celui où ils ont toujours tort. Faire preuve de complaisance envers les parents, comme envers les professeurs ou tout adulte dépositaire d'une quelconque autorité était un comportement particulièrement louche qui méritait qu'on l'examine avec la plus grande suspicion. Jouer la docilité face à son père et s'attarder dans les jupes de sa mère, voilà qui flirtait avec la perversion. Dan ne tenait pas compte du fait que, trois ans auparavant, quand il avait l'âge d'Izoline et des jumeaux, ses parents étaient tout son monde.

Mieux valait oublier ces années d'errance. Il avait déjà commencé à pousser comme une asperge, comme pour s'élever le plus loin possible au dessus de ses racines. Il se tenait un peu voûté comme pour les regarder de haut ou pour ne pas se prendre les pieds dedans. Une mèche de cheveux trop longs cachait ses yeux trop gros et il balançait régulièrement la tête vers la gauche pour les chasser sur le côté et y voir un peu quelque chose.

Et là, tout ce qu'il voyait c'était Stéphane, incapable de choisir qui suivre, Éliane, assise sur la roche plate, les bras en appuis sur ses genoux relevés, les sourcils froncés et le regard perdu au loin, en vadrouille dans ses pensées, Izoline, toujours accrochée à son short, les cuisses rougies par l'eau glaciale et les joues par l'indignation et enfin Ben, qui se tenait les bras croisés et observait la scène avec réserve.

« Bon, très bien, j'y vais avec Izoline, pas de problème. Stéphane, viens avec nous, comme ça on les laisse tous les deux... en amoureux... »

– N'importe quoi! rugit Ben

– Oh pardon, c'était un secret? minauda Dan.

– C'est bon, on vient avec vous », coupa Éliane, trop gênée pour répondre quoi que ce soit d'autre, et désireuse d'empêcher Ben d'ajouter un seul mot. Qu'il démente avec autant de véhémence était aussi blessant qu'aurait été gênant qu'il ne démente pas.

De toute façon, Dan aurait tourné toute protestation comme la preuve qu'ils avaient bien quelque chose à cacher. Car s'il n'y avait rien, quelle importance cela aurait-il qu'on s'imagine une chose pareille? Quoi qu'il en soit c'était très embarrassant et marcher un peu dans la forêt lui permettrait d'apaiser cet étouffant picotement dans la poitrine,

fourmillant de plus belle à la moindre ambiguïté entre Ben et elle. Ben était l'ami de son frère, et c'était tout.

Dan rit en voyant les mimiques d'Éliane, prise dans son dialogue intérieur : « regardez-là : elle est déjà repartie dans ses pensées! Ses pieds viennent avec nous, mais pas sa tête on dirait » Ben rit de bon cœur, mais pas Izoline. Stéphane, lui, était déjà occupé à collecter des cailloux et ne faisait plus attention à eux.

Izoline ne supportait pas qu'on se moque d'Éliane, surtout à ce sujet. Elle y réagissait avec bien plus de véhémence que si elle en avait elle-même été la cible, et d'autant plus qu'Éliane ne disait rien.

Elles étaient dans la même classe depuis leurs six ans, âge où commence l'E.I.G.P.T., l'Enseignement Impérial Gratuit Pour Tous, qu'Antoine Millet appelait l'École Inculquant la Grande Propagande Totalitaire. Izoline connaissait déjà presque toute la classe, les mêmes enfants allaient avec elle à la garderie de Bravanec depuis trois ans. Quand Izoline s'asseyait à son bureau, à peu près toutes les petites filles convoitaient la place juste à côté d'elle. Quand Izoline proposait de jouer à la balle au prisonnier, elles voulaient toutes être dans son équipe. Quand Izoline se permettait de porter une tunique jaune safran, ou un sarouel rouge corail, toutes les petites filles suppliaient leur maman d'abandonner les blouses en lin ficelle, écru ou brun pour adopter le chanvre teint. Izoline n'en avait absolument pas conscience et il ne lui était jamais venu à l'idée qu'entrer en relation avec les autres pouvait représenter une quelconque difficulté pour qui que ce soit. Pas avant le jour du Terrible Événement.

Bien sûr, elle avait remarqué cette petite nouvelle, douce et silencieuse qui s'était assise près de la fenêtre le premier jour. C'était la fille de l'exploitant agricole, c'était

pour ça qu'elle n'avait pas été à la garderie. Il y avait bien assez d'employés de ferme sur l'exploitation Drakhi pour les garder, elle et son jumeau. Izoline l'avait compris après coup, être une gosse de riche était en soi un mauvais départ. Et puis dès que l'heure de la récréation sonnait, la nouvelle allait se poster à la clôture qui séparait la cour des filles de celle des garçons et son jumeau la rejoignait et là ils se racontaient plein de trucs jusqu'à ce que la cloche sonne de nouveau. Et puis un jour elle avait attendu et il n'était pas venu. Le jumeau s'était fait un copain, sans doute. Alors la nouvelle, quand la cloche sonnait, elle ne se précipitait plus vers la cour comme toutes les autres, elle traînait des pieds plutôt, et puis elle déambulait en attendant que ça passe. Ça faisait déjà un bon faisceau d'indices mais Izoline ne s'était pas vraiment posé de question. Sans doute qu'on pouvait préférer rester seule à regarder par la fenêtre ou déambuler dans la cour, plutôt que de s'amuser avec ses amies. Chacun est libre de choisir, après tout. Et puis un jour, le Terrible Événement lui avait ouvert les yeux d'un coup.

Éliane aussi se souvenait parfaitement du jour du Terrible Événement. Le professeur était un homme dont la maigreur et la hauteur laissaient penser qu'il avait été étiré comme un élastique jusqu'à atteindre cette taille démesurée et qu'on l'avait laissé sécher comme ça, de sorte qu'il était raide et cassant. Cet étirement avait dû arriver après l'acquisition de ses costumes, car ils laissaient deviner les poils de ses chevilles au dessus de ses chaussettes et la maigreur de ses avants-bras. Maigreur encore prolongée par cette baguette d'une longueur épatante du bout de laquelle il tapotait le tableau noir en scandant les principes fondateurs de l'Empire. La liste s'étalait à la craie blanche sur le tableau noir, et bien qu'aucune d'elles ne sache encore lire, il pointait chaque précepte de sa baguette. Une fois la liste achevée il

retournait le tableau, dérochant à la vue des petites ces indéchiffrables signes. Puis il reprenait du début : Le respect des pères fondateurs de l'Empire, le respect des patriarches fondateurs des lignées, le respect du droit d'aînesse... Il faisait toujours une pause à ce moment là. Pour expliquer qu'en fait de droit, il s'agissait surtout d'un devoir qui engageait le fils aîné à accepter l'Héritage de son père et à lui rendre hommage, notamment en le transmettant fidèlement à sa descendance, à sa descendance c'est à dire, c'est à dire????

« Au fils aîné! » répondait la classe d'une seule voix. Éliane se demandait bien quelle gloire il pouvait y avoir à apporter chaque jour la même réponse à la même question, avec les mêmes mots, la même intonation, alors que tout le monde savait que celui qui l'avait posée s'en faisait déjà une idée bien arrêtée. Ça ne faisait pas tellement avancer le débat... Elles étaient une vingtaine dans la classe. Fallait-il vraiment s'y mettre à vingt pour rappeler au professeur ce qu'il avait dit quelques minutes avant ? À quoi jouaient-ils?

Encore, si ça n'avait concerné qu'une seule question, pourquoi pas, une sorte de rituel, comme on se dit bonjour chaque matin, sans chercher à être original, bonjour, ça allait bien pour se saluer, alors pourquoi pas « Au fils aîné! » pour se dire voilà, on est ensemble, on est contentes, on va pouvoir commencer à travailler... Mais non, toute la journée c'était pareil. Il posait des questions mais ne voulait pas connaître leurs réponses. Il voulait entendre sa réponse à lui. Ça n'avait aucun sens et Éliane n'aimait pas beaucoup prendre part à ce qui n'avait aucun sens. Alors elle restait silencieuse. Attentive, mais silencieuse.

Et puis, le jour du Terrible Événement, alors que toutes les petites filles scandaient les principes fondateurs de l'Empire, le professeur s'était tourné vers elle, plus grand et plus maigre que jamais, l'avait toisée de ses yeux gris délavés,

écarquillés entre ses blancs sourcils broussailleux et ses profondes cernes bleutées et lui avait demandé si elle se sentait à ce point supérieure à ses petites camarades qu'elle ne se donnait pas la peine de participer.

Ânonner bêtement, elle s'y refusait, mais participer, elle ne demandait que ça. Alors quand il lui demanda quels étaient les principes fondateurs de l'Empire, elle se leva, comme c'est la coutume quand on est interrogé par le maître, bien que ça ne fasse pas une grande différence, rapport à son immensité, elle prit une grande inspiration et elle se lança. « En fait, je crois que, ces principes fondateurs, ce qui compte, c'est la transmission, on respecte le savoir qui nous a été donné et on remercie bien les fondateurs parce que c'est très précieux tout ce qu'ils ont construit depuis des années parce qu'on va pouvoir s'en servir dans nos vies... » Éliane s'interrompit quand elle remarqua enfin que le professeur avait changé de couleur et que le silence qui régnait dans la classe n'était plus le même. Il ne s'agissait plus de ce tranquille silence de petites filles bien sages qui recevaient leur leçon. Non, c'était un silence plein de stupeur, chacune cramponnée à son pupitre dans l'attente anxieuse du déferlement de colère qui allait s'abattre sur la nouvelle, et dans cette attente il y avait aussi de l'impatience, l'impatience de voir cette petite prétentieuse se faire remettre à sa place, et l'excitation se frayait un chemin sur leurs petits visages innocents, parce que ça allait péter, et dans pas longtemps.

« Dois-je en déduire que tu es incapable de me réciter les principes fondateurs? C'est à se demander si tu as daigné écouter une seule de mes leçons depuis le début de l'année...

– J'ai bien écouté, monsieur, balbutia Éliane qui ne savait plus trop si elle devait s'asseoir ou rester debout. J'ai écouté à chaque fois! Même si c'était toujours pareil...

– Tais-toi, insolente! On ne réponds pas à son professeur! Baisse les yeux! Alors... Les principes fondateurs? Alors?

Éliane ne savait plus quoi faire. Manifestement il attendait d'elle quelque chose, mais il lui avait dit de se taire. Elle sentait une vague de chaleur monter de son ventre jusqu'à sa tête, et un léger brouillard s'installait entre ses oreilles. Elle le regardait en dessous, scrutant un indice lui permettant de décoder ce qu'il lui voulait. Il lui semblait que quoi qu'elle fasse, ce serait mal. Il fallait répondre à la question sans répondre au professeur, et cette fois-ci c'était une énigme dont on ne scandait pas la solution chaque matin toutes en cœur. Là-bas, derrière le tableau, il y avait cette liste de préceptes, comme chaque jour, alors si elle les lui montrait, elle aurait apporté une réponse sans parler. Elle sentait bien que ce n'était pas idéal mais le temps manquait pour trouver une meilleure idée. On aurait dit qu'à chaque seconde écoulée à hésiter, la pression montait d'un cran sous le crane du professeur, mais Éliane ne pouvait tout simplement pas réfléchir efficacement avec de la purée de trouille dans le cerveau. Alors, les jambes flageolantes, elle se dirigea vers le tableau pour désigner, au dos, la liste... Il la saisit par le bras et elle sentit un long frisson brûlant lui parcourir la colonne vertébrale. Ses oreilles sifflaient, son estomac se nouait, dans sa gorge se formait une boule bloquant toute parole.

« Où crois-tu aller comme ça? Sous mes yeux, tu vas tricher, regarder la réponse? Mais pour qui te prends-tu? » Un Oooh d'indignation parcourut la classe. Le professeur était hors de lui, il avait de nouveau changé de couleur et ça n'annonçait rien de bon. « Tu n'écoutes pas les leçons, tu ne participes pas avec tes camarades, tu racontes n'importe quoi pour ne pas avouer que tu ne connais pas tes préceptes et maintenant tu veux aller lire les réponses? Tu crois que je ne

te vois pas? Mais comment peux-tu être aussi arrogante? Tu crois peut-être que la fortune de ton père te donne des droits sur un représentant de l'Empire?

– Mais je sais même pas lire! » Éliane porta ses mains à sa bouche. Trop tard. C'était sorti tout seul. Alors avant même qu'il réponde, elle se sentit submergée d'un océan de frayeur, dont les eaux noires et furieuses lui obstruaient la vue.

La colère offusquée du professeur l'étouffait, le débordait à tel point qu'il resta sans voix. Éliane voulait baisser les yeux mais impossible de les détourner du regard fou du professeur. Elle le vit lever la main bien haut, haut de toute sa hauteur et encore de toute la hauteur de son immense bras, et s'étirer encore un peu vers le plafond, comme s'il allait se hisser sur la pointe des pieds, comme si hausser les sourcils comme ça allait lui donner plus d'élan... Et après cette lente montée vertigineuse, la main s'abattit sur son visage, la faisant voler jusqu'au milieu de la classe. La voilà toute ratatinée au milieu de l'allée entre les petits pupitres, avec tous ces petits visages exaltés ou sidérés tournés vers elle, et elle voudrait se redresser et s'enfuir, mais entre elle et la porte il y a le géant déchaîné, et de l'autre côté de la porte il y a le reste du monde, le directeur, et puis tout l'Empire, et puis son père et tout le monde, et puis son cœur qui tape tellement fort dans sa poitrine, et puis il y a cette colère qui monte du plus profond d'elle parce que c'est pas juste, parce qu'elle a rien fait de mal, elle a fait de son mieux, c'est juste qu'elle a pas compris ce qu'on lui demandait mais lui, le grand, l'adulte, il dit qu'elle le fait exprès par arrogance, il le voit pas, peut-être, qu'elle est terrorisée, et il l'a humiliée, et elle voudrait hurler, devenir énorme, géante, plus grande que lui et elle voudrait l'avalier en une seule bouchée mais elle est là, toute petite, par terre et elle sent que maintenant elle a très froid et puis en fait non, elle sent une chaleur, une

chaleur douce et liquide qui lui coule entre les cuisses et quand elle comprend, c'est trop tard, elle vient de faire pipi sur elle et toutes les petites filles se mettent à rigoler en même temps, à la pointer du doigt et à rigoler, toutes sauf Izoline.

Éliane croise le regard d'Izoline et elle n'est plus seule. Il y a quelqu'un qui a vu et qui a compris ce qu'il s'était passé. Alors Éliane s'est cramponné à ce regard et elle s'est relevée. Le professeur criait sur elle depuis une bonne minute et Éliane ne s'en rendait plus compte.

Le grand tout maigre désigna une petite pimbêche au nez retroussé pour aller montrer dans les autres classes que la petite arrogante avait mouillé ses jupes. Tatiana prit un air dégoûté, lança au professeur un regard suppliant, mais après cette scène, qui aurait osé protester? Elle garda son « mais pourquoi moi? » pour elle et attrapa la bretelle d'Éliane du bout des doigts pour l'emmener faire le tour des classes.

Izoline découvrait ainsi comment un adulte pouvait abuser de son autorité tout en se croyant dans son bon droit, avec l'assentiment de tous les petits témoins, sans laisser aucune chance à sa victime de s'expliquer. Ses poings se serrèrent et son visage se ferma dans un refus obstiné qu'il en soit ainsi. Elle ne pourrait jamais se résoudre à habiter un monde injuste. Elle aurait voulu se proposer à la place de la pimbêche et trouver un moyen de soustraire la nouvelle à cette humiliation insensée. Mais la sidération l'empêchait de réagir et tout allait si vite... On allait la jeter dans la fausse aux lions. Izoline n'avait d'autre recours que de supplier intérieurement que quelque chose arrête le massacre. Elle ferma très fort les yeux. Le professeur ouvra toute grande la porte pour laisser passer la pisseuse et son escorte. Un vrai silence courait dans tous les couloirs de l'école. Dans sa colère, il n'avait pas entendu la cloche sonner. Midi était

passé et les autres classes étaient vides.

Les cours s'arrêtaient à midi : le matin, l'EIGPT. dispensait son enseignement, et l'après midi, les enfants apprenaient de leurs parents le savoir transmis par leur lignée. Izoline regarda les enfants sortir de la classe, sur ses gardes. Elle ressentait la tension autour d'elle. Elle sentait que les vellétés avortées d'humiliation publiques en avaient laissé certaines sur leur faim. La nouvelle semblait flotter au dessus du sol, l'air hagard, errante comme un spectre. La gifle l'avait fait décoller et manifestement elle n'avait pas l'intention d'atterrir pour revenir se mêler au commun des mortels. Tatiana, à qui on avait brutalement ôté l'ascendant qu'on lui avait promis, tournait autour de la nouvelle comme un chat autour d'une souris, et Izoline observait. Éliane essayait de se faufiler, se voulait invisible, cherchait par où passer pour ne croiser aucun regard. Tatiana chuchota à Violette, sa voisine, assez fort pour qu'on entende : « Non mais t'as vu cette petite prétentieuse! Elle est insolente avec le professeur, elle met du pipi dans notre classe et elle dit même pas pardon, c'est pas poli...

– Tu dois dire pardon! s'écria Violette en barrant le passage à Éliane.

– Ouais, tu dois dire pardon » reprirent les amies de Tatiana et Violette, en commençant à l'encercler.

Éliane ne parvenait pas à s'échapper du silence dans lequel elle était désormais murée. Peut-être qu'il aurait suffi de dire « pardon ». Peut-être pas. Elles auraient demandé autre chose, auraient trouvé qu'elle ne le disait pas assez fort, ou avec trop d'arrogance ou quoi encore? Le sourire de Violette s'étira devant l'embarras de la nouvelle. Izoline sentait l'excitation, palpable, se répandre dans le groupe, et l'adrénaline lui monter au visage. Elle se plaça entre Violette

et Éliane et força le passage d'un simple regard. Éliane s'engouffra derrière elle et la suivit sur le chemin qui s'éloignait de l'école.

Le lendemain matin, Éliane s'assit près de la fenêtre et regarda les feuilles danser au bout des branches. Ses pensées dansaient avec. Elle était devenue totalement sourde à la voix du professeur et tout effort pour rester attentive au cours était inutile. A la triste salle de classe se substituaient aussitôt d'autres images. Aux paroles du professeur, une autre musique. Dans la cour, elle s'éloignait simplement des petites filles qui l'appelaient l'arrogante pisseuse. Elle se sentait triste et indifférente, jusqu'à ce qu'elle tombe dans ce trou, ce piège magique, ce passage secret qui la menait dans son monde privé. Cette attitude de solitaire distraite n'arrangeait pas les choses et en plus d'être l'arrogante pisseuse de la classe, elle était la fille bizarre de toute l'école.

Izoline était la seule à ne pas sauter à pied joint sur l'occasion d'humilier, d'écraser, d'ostraciser la petite nouvelle. Elle était la seule à ne pas rire quand la pimbêche au nez retroussé prenait des mines de dégoût pour parler des tâches de rousseurs de la petite nouvelle. Et maintenant, quand on rentrait en classe, c'était à côté de Tatiana que tout le monde voulait s'asseoir. Il y avait une espèce de hiérarchie qui s'organisait autour de qui humiliait, et de qui était humilié, et il valait mieux ne pas se tromper de camp.

Izoline n'avait pas l'intention de jouer à ce jeu. Lorsque la récréation sonnait, elle suivait la petite nouvelle et désamorçait d'un simple regard toute tentative d'intimidation. Désormais, quand Izoline était là, les autres filles gardaient pour elles leurs sarcasmes, ne se pinçaient plus le nez d'un air dégoûté à l'approche d'Éliane, ne lui offraient plus de savon pour faire disparaître ses sales petites tâches de rousseur. Alors Izoline veillait, et à la fin de la classe elles s'éloignaient

toutes les deux de l'École de l'Injustice et ses Groupies Prostrées devant Tatiana. Izoline ne savait pas quoi dire à Éliane. Pour la première fois elle éprouvait de la difficulté à entrer en relation avec une petite fille de son âge. Éliane semblait tout absorbée par ses pensées et pour Izoline, briser le silence aurait représenté une effraction injustifiable de son sanctuaire sacré. Elle veillait sur Éliane avec dévotion en attendant d'être invitée à entrer dans son monde. Éliane, de son côté, était submergée de reconnaissance et d'admiration envers Izoline. En plus d'être populaire et courageuse, Izoline était la plus jolie petite fille de Bravanec, peut-être du monde, avec ses boucles brunes et ses immenses prunelles noires. Éliane était si intimidée qu'elle n'osait dire un mot. Elle avait peur de briser le charme, de décevoir Izoline, de perdre sa protection et sa compagnie. Elle marchait en répétant en silence tout ce qu'elle aurait à dire à sa sauveuse, le long discours qu'elle lui ferait pour lui exprimer toute sa reconnaissance, pour être à la hauteur de son héroïne. Izoline était si haut sur son piédestal qu'Éliane ne voyait pas comment ses paroles pourraient monter jusqu'à elle. Pendant tout le trajet, elle se promettait de se lancer avant la fourche, où Izoline partirait à gauche et la laisserait continuer à droite, hors de danger. Arrivées à ce point, Izoline la saluait et s'éloignait sans qu'Éliane ait dit un mot.

Izoline faisait de son mieux pour veiller à un monde plus juste mais elle ne pouvait pas être constamment présente. À la récré, il fallait bien aller au petit coin, alors elle s'éloignait et faisait le plus vite possible. Une fois, au travers de la porte des toilettes, elle entendit deux petites de la classe chuchoter quelque chose à propos d'Éliane. Il s'agissait de voir si, avec son nez toujours en l'air, elle le verrait, si on lui faisait un croche pied. Le temps qu'elle se rhabille, tire la chasse, se lave les mains, quand elle arriva dans la cour, Éliane

était étalée par terre, au milieu d'un attroupement hilare. Izoline accourut, submergée de culpabilité d'avoir mis tant de temps, et tendit la main pour aider Éliane à se relever. Éliane plongea un regard étonnamment profond dans ces grands yeux noirs pour lui dire « merci ». Pour de vrai. À voix haute. Éliane en fut la première surprise. Incroyable comme les mots sortaient d'eux-même dès qu'elle ne s'efforçait pas de les dire...

À partir de là, elles commencèrent à discuter de tout et de rien, à jouer ensemble dans la cour, et plus personne n'embêta Éliane, jusqu'à ce qu'elle oublie presque complètement les regards qui persistaient à la trouver bizarre, arrogante et beaucoup trop tachetée.

« On va beaucoup trop vers l'Est! » s'exclama Ben.

Éliane sortit brutalement de ses rêveries, et regarda autour d'elle. Ça faisait un bon moment qu'ils marchaient, elle ne reconnaissait pas du tout l'endroit où ils se trouvaient. Ils avaient dû suivre le bras gauche de la rivière, un petit filet d'eau qui prenait son indépendance à l'occasion d'un rocher et s'enfonçait dans le bois. C'était un peu effrayant, parfois, de revenir à elle comme ça après une longue rêverie et de se rendre compte qu'elle n'avait aucune idée de ce qu'il s'était passé entre temps.

« Cette partie de la forêt est interdite, continua Ben. Paraît qu'elle est maudite ou un truc comme ça... On sait pas trop ce qu'il s'y passe mais les gens qui s'y aventurent, ils reviennent pas pour raconter...

– Tu crois vraiment à ces superstitions? Si c'est interdit, c'est parce que justement il y a des trucs intéressants qu'ils veulent pas qu'on trouve! dit Dan.

– Qui ça, ils? demanda Izoline.

- Bah ceux qui disent que c’est interdit...
- C’est pas une question de superstition, répondit Ben. C’est juste qu’il y a des endroits où c’est pas facile de se repérer, dans les forêts, et ce coin là il est réputé pour ça. On va se perdre et on retrouvera jamais notre chemin.
- C’est bon, on avance juste encore un peu, on suit la coulée, on peut pas se perdre...
- Bien sûr que si, on peut se perdre! Des coulées, il y en a des tas, elles se croisent et se recoupent, il suffit de se tromper une fois, et on peut rester coincé là à tourner en rond jusqu’à ce qu’il fasse nuit noire, et après...
- Et après un nouveau jour se lève! chantonna Dan.
- Bah j’ai pas envie de passer la nuit dans les bois! trancha Ben.
- Mais tu vas passer ta vie dans les bois, tu le sais, ça? »

Dan faisait allusion à l’avenir tout tracé de Ben, fils de bûcheron, futur bûcheron et futur père de bûcheron... Il en profita pour argumenter que, en tant que bûcheron ce serait quand même bien qu’il arrive à se repérer dans une forêt, et pendant qu’ils débattaient du bien-fondé de l’expédition, toute la petite troupe continuait de s’enfoncer bien trop à l’Est dans les bois. Éliane voulait leur dire qu’il était temps de rebrousser chemin mais n’osait pas couper la parole aux deux grands. Elle attendait que l’un ait fini sa phrase, prenait son courage à deux mains pour rappeler que, mais hop, l’autre reprenait de plus belle et elle n’arrivait pas à en placer une. Izoline les interrompit, leur demandant de faire l’effort de se taire un peu, car à quoi bon explorer la forêt si on ne se laissait aucune chance d’apercevoir une biche ou des renardeaux ou au moins un écureuil!

Éliane se sentit dépitée. Elle n’avait pas trouvé le bon

moment pour prendre la parole, alors qu'Isoline, elle, ne se posait pas tant de question. Qu'est-ce qu'elle avait de plus, pour que tout le monde l'écoute? Et puis maintenant qu'Isoline leur avait dit de se taire, elle n'allait plus oser rien dire. En même temps, c'est vrai que ce serait chouette, de rencontrer des animaux sauvages.

Elle se mit à avancer à pas de loup, guettant le moindre bruit, espérant surprendre un cerf dans une clairière, ruminant une touffe d'herbe, dans un rayon de soleil, les fixant un instant du regard avant de s'éloigner en quelques bonds gracieux.

Des papillons blancs aux ailes cerclées d'un fin contour noir s'amassaient par millier sous les feuilles des hêtres et s'envolaient tous en même temps au passage des enfants. On aurait dit qu'il neigeait. Cette année, ils étaient particulièrement nombreux, ce qui n'augurait rien de bon pour les récoltes. Mais c'était si beau...

Ils s'enfonçaient de plus en plus dans la forêt profonde et la coulée qu'ils suivaient s'éloignait puis retournait au cours d'eau. Éliane, plongée dans ses rêveries, avait complètement oublié qu'il fallait rentrer à la maison.

Ils marchaient quasiment les pieds dans l'eau quand ils atteignirent une clairière et découvrirent un moulin en pierre dont la roue en bois tournait, entraînée par le courant dévié vers elle. La roue émettait un couinement régulier qui, mêlé aux clapotis de l'eau et aux bruits de la forêt, au vent dans les feuilles, au chant des oiseaux, donnait à la scène une atmosphère féerique. La clairière était tapissée de fleurs à clochettes violettes et blanches qui émergeaient de l'épais tapis de mousse. Les papillons voltigeaient et un lièvre traversa juste devant eux.

«Vous saviez qu'il y avait un moulin ici ? demanda Ben.

- Jamais entendu parler, répondit Stéphane.
- On est allé trop à l'Est, personne ne doit venir ici.
- Pas du tout, claironna Dan, regarde la girouette sur le toit de la cabane! On va vers le Nord ! »

Sur le toit de la cabane, à côté du tuyau de zinc qui tenait lieu de cheminée, une étrange girouette pivotait lentement. Elle semblait forgée dans un métal gris anthracite. Les quatre points cardinaux étaient indiqués par une lettre qui avait dû être dorée. Chacune était surmontée d'une figurine : un aigle était perché sur le N, un bélier sur le O, sur le E une sorte de baleine, et au S se mêlait un dragon. La flèche était décorée d'un arbre étrange. Le tronc était tortueux comme celui d'un vieil olivier. Des feuilles ornaient les racines, et aux branches pendaient des fruits en forme d'étoiles.

« La flèche ne bouge pas, observa Ben. C'est le nord qui dérive lentement.

– La girouette est mal fixée, expliqua Dan. La fumée qui s'échappe de la cheminée fait tourner les points cardinaux.

– Elle fait tourner les points cardinaux qui devraient être fixes et n'a aucun effet sur la flèche qui devrait virer à la moindre petite brise?

– Qu'est ce que ça peut faire, de toute façon? On va juste visiter cette cabane, et après on rentre!

– Il doit y avoir quelqu'un qui vit là, supposa Izoline. Puisqu'il y a du feu dans la cheminée...

– Je suis sûr qu'il n'y a personne, répondit Dan.

– En tout cas, remarqua Ben, s'il y a quelqu'un, il a dû nous entendre arriver de loin. Et il doit nous entendre parler de lui...

- Il y a quelqu'un? cria Stéphane.
- Vous voyez? Pas de réponses. On peut y aller...
- T'aimerais qu'on rentre chez toi, quand t'es pas là? s'indigna Izoline.
- Il en saura rien!
- Je vois pas ce que ça change! C'est juste le minimum de respect!
- Izoline, enfin! Chacun est libre de choisir! S'ils ont choisi de laisser la cabane sans surveillance et la porte sans verrou, c'est leur droit! A nous de choisir si on veut rentrer!
- Tu fais exprès de pas comprendre ce que je veux dire!
- Bah vas-y, explique!
- T'es libre de choisir ce qui te regarde, là c'est pas chez nous, on n'entre pas!
- Ok. Tu ne rentres pas. Tu es libre de choisir! Et moi j'entre.»

Sans plus attendre, Dan poussa la porte qui n'opposa aucune résistance. À l'intérieur régnait une épaisse odeur de bois en décomposition et de poussière. Il n'y avait d'abord pas prêté attention, mais de l'intérieur, l'absence de fenêtre était oppressante. Ben, derrière Dan, tentait d'apercevoir la pièce sans y entrer, tentant un compromis entre sa curiosité dévorante et les arguments d'Izoline. Les murs irréguliers en pierres sèches étaient couverts d'étagères qui croulaient sous les flacons de potions, d'herbes, d'insectes, de vivariums et d'aquariums où se mouvaient lentement tout un tas de créatures plus ou moins reconnaissables. De vieux grimoires côtoyaient les récipients en verre, en terre et en métal, les pilons en bois et en granit, les alambics, les bouquets séchés, et pas mal de poussière.

« C'est un laboratoire secret! » s'exclama Ben, surexcité, oubliant tout scrupule. Il se faufila dans la cabane pour observer de plus près toute cette passionnante exposition et tenter d'en percer les mystères. Des recherches en biologie, sans aucun doute, mais pourquoi devaient-elles rester cachées? Il trouverait certainement quelque part un document qui lui donnerait un indice. Il aurait voulu fouiller partout mais n'osait toucher à rien. Et l'urgence de mener l'enquête le tenaillait autant que la peur d'être surpris par le savant fou qui ne laisserait aucun témoin vivant...

Éliane s'était glissée derrière les garçons et resta rêveuse devant tous ces flacons. Pour elle, pas de doute, c'était une créature magique qui vivait là. Peut-être une fée capable de prendre l'apparence d'une biche, une sorcière bannie pour pratiques subnaturelles, ou encore un ermite fou concoctant des potions de longévité, qui serait bien content de mettre la main sur cinq petits cobayes égarés...

Stéphane parvint à se faire une petite place dans la minuscule pièce. En plus de tout ce qui s'entassait sur les étagères, pendait d'une poutre un sac de peaux cousues qui devait servir de hamac à ce qui vivait là. Dans un chaudron bouillonnait une épaisse potion. La chaleur qui se dégageait de l'âtre remplissait la petite pièce d'une atmosphère étouffante. Ils avaient peine à y tenir à quatre et maintenant Izoline tentait elle aussi de s'y faire une petite place. Stéphane se sentait oppressé, coincé au milieu.

Ils se tenaient en silence tassés les uns sur les autres, s'efforçant de ne toucher à rien. « On est observés! » Fit remarquer Dan de sa voix moqueuse. Au dessus de l'âtre, était suspendu un crane humain décoré de perles de bois. Les flammes dansaient juste en dessous et projetaient dans le crane un jeu d'ombres et de lumières orangées. Il semblait animé d'intentions malveillantes. Il les épiait de son regard

vide. Le feulement des flammes semblait s'échapper de ses sinistres mâchoires en un ricanement asthmatique. Dan tendit la main pour toucher le crane et avant qu'on ait pu l'en empêcher, un soudain coup de vent claqua la porte derrière eux, les plongeant dans la pénombre et la panique. Ils se mirent à hurler, Stéphane essaya d'ouvrir la porte mais le peu de lumière qui venait de l'âtre lui était masquée par les autres, et puis ils s'agglutinaient sur lui, déjà que la panique rendait ses gestes maladroits! La poignée tournait fou dans sa main et il tirait de toutes ses forces, mais rien à y faire, la porte résistait, et il commençait à suffoquer d'angoisse quand Ben le vira de là pour prendre sa place et ouvrir la porte. Il fallait simplement pousser, et non tirer. Ils se ruèrent dehors, hurlant de frayeur, aveuglés par le soleil, et, incapables de s'arrêter de courir, ils se dispersèrent dans la forêt.

*

Suzanne commençait à avoir mal au dos. Elle faisait des efforts pour se tenir droite lorsqu'elle tissait la laine, mais le soleil déclinait et elle n'y voyait plus si bien. Alors elle rapprochait les yeux de son ouvrage, ce qui lui donnait une posture voûtée, et elle devait sans cesse penser à se redresser. Elle voulut se décaler un peu pour profiter du rayon de soleil qui pénétrait encore l'atelier. La pièce, adossée à la grange où les brebis étaient tondues, était orientée de telle sorte qu'en fin d'après-midi elle était totalement à l'ombre.

D'ailleurs il était plus tard qu'elle n'aurait cru, et Éliane n'était toujours pas venue la rejoindre. Elle avait préféré s'amuser tout l'après-midi que de venir prendre sa leçon. Cette attitude ne correspondait pas du tout à ce qu'elle connaissait de sa fille. Éliane était une bonne enfant, qui faisait passer son devoir avant l'amusement. Mais elle était trop rêveuse, voilà tout. Quand elle partait dans ses pensées, elle ne voyait pas le temps passer. Elle devait être encore à la

rivière. Il n'y avait aucune raison de se laisser contrarier par ce retard. Les enfants sont ce qu'ils sont et il convient pour les éduquer d'être patient et compréhensif. De toute évidence Éliane n'avait pas fait exprès de rater sa leçon.

Il n'y avait plus assez de lumière, Suzanne avait les doigts engourdis et le dos raidi, elle commençait à avoir un peu froid alors tant pis, ce serait pour demain. Elle s'étira, passa sa main sur sa nuque endolorie, se frotta les yeux et sortit de l'atelier. Il faisait meilleur dehors. Marcher jusqu'à la rivière lui dégourdirait les jambes et profiter un peu du soleil lui ferait oublier la contrariété de cet après-midi gâché par l'étourderie de sa fille.

Elle traversa la prairie où les premières abeilles butinaient sereinement, allant de fleur en fleur comme sa fille allait de pensée en pensée, tandis qu'elle était restée enfermée à travailler, mais tout cela n'avait aucune importance, au contraire, il est important que les enfants jouent et explorent par eux-même, sans suivre les voies toutes tracées par leurs parents, alors, non, vraiment, ce n'était pas un après-midi de perdu, d'ailleurs c'est elle-même qui l'avait autorisée à aller jouer un peu. Un peu, oui, mais pas jusqu'à ce qu'elle doive aller les chercher!

Tout ça, vraiment, n'avait aucune importance, et cette pointe d'anxiété chez Suzanne était totalement injustifiée. Pourquoi, alors, elle d'habitude si sereine, si tolérante, éprouvait-elle cette étrange agitation intérieure? Suzanne se rendit compte que son front était plissé et fit l'effort de détendre tous les traits de son visage. Quelque chose n'allait pas. Elle approchait de la rivière et d'habitude, les cris des enfants résonnaient au moins jusqu'ici. D'habitude on les entendait bien avant de les voir. Elle n'était plus qu'à quelques pas du dévers d'où on apercevait le trou d'eau, celui où les enfants de Bravanec se retrouvaient, l'été. Mais

toujours aucun bruit. Silencieux comme des enfants qui préparent une bêtise.

Elle se fit le plus discrète possible pour observer ce qu'ils mijotaient... Respecter l'intimité de ses enfants faisait partie de son code d'honneur, être une bonne poire, non. Ils avaient déjà désobéi en s'attardant à ce point et maintenant c'était assez.

Arrivée au dessus du gros moussu, elle constata qu'il n'y avait personne. La vue, d'ici, était suffisamment dégagée pour ne laisser aucun doute. Suzanne passa de nouveau la main sur sa nuque qu'elle massa un moment. Elle attendit, sans vraiment réfléchir, qu'une explication se présente d'elle-même, ou juste une hypothèse, qui la mettrait sur la piste de la marche à suivre. Ses enfants étaient d'ordinaire obéissants et prudents, ils ne se seraient jamais permis d'aller ailleurs que là où ils étaient censés être sans d'abord demander la permission. Inutile d'imaginer qu'ils aient pu être enlevés, ou ce genre d'horreur. Ils savaient bien nager et malgré le courant plus fort pendant la fonte des neiges, la rivière n'était pas assez profonde pour les emporter et les noyer. Inutile d'imaginer leurs corps froids et bleutés rejetés sur la rive un peu plus bas. Inutile d'imaginer non plus que des loups aux dents acérées ou même un ours puissant aient pu s'aventurer jusque là pour dévorer deux enfants. En plus ils étaient avec Ben. Elle soupira, irrésolue.

Robert risquait de s'emporter si elle venait lui dire que les enfants n'étaient pas rentrés, mais elle ne voulait pas les chercher toute seule, ni lui cacher quoi que ce soit. D'ailleurs, voilà, les enfants étaient sans doute avec leur père! Elle était allée directement de l'atelier à la rivière sans jeter un œil à la grange! Quoiqu'elle les aurait entendus s'ils y étaient. Pas forcément. Surtout s'ils étaient de l'autre côté, à la bergerie. Quoi que. Quand elle était passée, les brebis n'étaient pas

encore rentrées. Mais maintenant, c'était probablement le cas. Quoi qu'il en soit, ce serait ridicule de se laisser aller à la panique.

Suzanne marchait d'un pas pressé vers la grange, priant je ne sais qui que ses enfants s'y trouvent. Comme si espérer pouvait infléchir Ce Qui Est. Tout le contraire de ce qu'elle tentait de leur enseigner. Un réflexe naturel et absurde, prier pour que les choses soient autre chose que ce qu'elles sont. Suzanne se sentait agacée par ces pensées stupides et envahissantes qui l'empêchaient d'être la mère qu'elle voulait être : calme, rationnelle, et pleine de foi en Vod. Chaque fois qu'elle était inquiète, elle se mettait à mouliner. Et maintenant elle remettait ça avec « que va penser Robert ». Robert n'allait rien penser du tout, elle et lui étaient d'accord pour laisser les enfants jouer à la rivière, ce n'était pas de sa faute à elle. Et puis ils étaient bien quelque part, dès qu'elle les aurait retrouvés, tout ça lui paraîtrait bien ridicule.

Robert sortit de la bergerie, referma le portillon et se retourna pour apercevoir à contre jour la silhouette de sa chère épouse. Ses yeux s'accommodèrent au soleil déjà bas et comme elle s'approchait, il put lire sur son visage une expression qu'il lui connaissait bien. Elle palpait nerveusement son cou et ses sourcils étaient légèrement froncés tandis que ses lèvres forçaient un sourire. « Eh bien, ne tourne pas autour du pot !

– Je n'ai encore rien dit!

– Eh bien justement, ma chère épouse, dis-moi ce que tu n'as toujours pas dit...

– Les enfants ne sont pas avec toi?

– Comme tu vois. »

Suzanne soupira et tourna la tête comme si elle cherchait des yeux une réponse dans la pelouse.

« Ils doivent être à la maison, en train de prendre leur goûter, dit-elle d'une voix étranglée.

– Vaudrait mieux!

– Je vais aller voir.

– Je viens avec toi. J'ai un petit creux, de toute façon. »

Quand il la voyait se balancer comme ça d'un pied sur l'autre, il savait qu'il allait falloir lui tirer patiemment les vers du nez pour savoir ce qui la tourmentait. Non qu'elle voulait lui cacher des choses, mais elle était si anxieuse parfois que les mots restaient coincés dans sa gorge. Quand ils arrivèrent près de la maison, elle finissait à peine de lui expliquer ce qu'il en était. Elle semblait vraiment agitée et ça lui coûtait de sacrés efforts de paraître calme. Pourtant on entendait déjà du bruit devant la maison, les enfants devaient-être dans la cour.

Devant sa maison, Robert ne trouva pas ses enfants, comme espéré, mais Antoine Millet, le père de Dan et Izoline. Ce type avait quelque chose d'agaçant dans son attitude, quelque chose d'indéfinissable, comme une arrogance qui ne s'assume pas, quelque chose d'un peu falot que Suzanne ne semblait pas du tout remarquer. Elle avait cette fâcheuse manie d'être tolérante avec n'importe qui et de ne voir d'abord que ce qu'il y avait de meilleur dans chacun, et quand elle finissait, comme toujours, par tomber de haut, Robert devait se retenir de prononcer cette petite phrase tout à fait stérile mais oh combien savoureuse : « je te l'avais bien dit ».

Antoine Millet était mal rasé mais ce n'était ni par négligence ni par étourderie, non, il n'avait manqué ni de temps ni de savon ce matin, c'était simplement un style qu'il

se donnait et ça, déjà, en soi, c'était insupportable. Antoine cherchait, lui aussi, ses enfants. Voilà l'explication à tout ce désordre : Dan et Izoline. Ces petits sauvageons que Suzanne avait la faiblesse de tolérer comme fréquentation pour Stéphane et Éliane. Antoine affichait un air affligé qui lui faisait une tête de serpillière qu'on essore.

Fallait pas s'étonner, en éduquant ses enfants avec des principes de lavette, de devoir aller les chercher chez les voisins. Robert sentit sur lui le regard extrêmement explicite de Suzanne. Elle lisait en lui comme dans un livre ouvert et elle lui ordonnait en silence de se tenir tranquille. Elle voulait toujours éviter les conflits, surtout ne pas faire de vague, quitte à l'empêcher d'exprimer ses opinions. Elle n'avait pas confiance en son sens de la diplomatie. En même temps, face à des individus accomplissant l'exploit de réunir inconsistance et autosatisfaction, ce n'était pas aisé de garder son calme. Suzanne avait invité Antoine à entrer voir si les enfants étaient à la cuisine et Robert avait préféré attendre dehors. Lorsqu'ils ressortirent, Suzanne se palpait le cou plus nerveusement que jamais et souriait démesurément pour lui annoncer le plus calmement possible que les enfants n'y étaient pas. Ils avaient déjà convenu d'aller tous à la carrière – les Millets étaient tailleurs de pierre et vivaient au bord de la falaise – voir si les enfants étaient rentrés entre temps. C'était une démarche absurde, mais pour le moment, Robert laisserai Suzanne prendre les initiatives, ce qui lui éviterai d'avoir à adresser la parole à l'intégriste du laxisme avec qui il allait devoir cheminer.

*

Éliane courait tant qu'elle pouvait, comme pour fuir les images qui tournaient en boucle dans sa tête et l'angoisse qu'elles provoquaient. Quand la porte avait claqué, elle avait vu le crane se balancer et tourner vers elle un regard qui ne

lissait plus de doute : cette chose n'était pas un simple objet inanimé, non, certainement pas, cette chose avait bougé de sa propre volonté et cette chose, ça c'était sûr, cette chose l'avait regardée. Les autres riraient d'elle, si elle leur disait, mais la boule dans sa poitrine ne mentait pas. Elle courait tant qu'elle pouvait mais maintenant, ce qu'elle avait vu était dans sa tête, l'angoisse se déversait dans son corps et fuir ne servait plus à rien. Elle ralentit et s'arrêta tout à fait. Elle contempla la forêt autour d'elle, tranquille, saine, naturelle, juste des arbres aux feuilles vert tendre encore assez jeunes pour laisser passer le soleil. Après tout, ça lui arrivait souvent de croire que quelque chose avait bougé, et de se rendre compte ensuite que son imagination n'y était pas pour rien. Souvent le soir, quand il était temps de baisser sa garde et ses paupières, elle n'était pas tout à fait rassurée. Quand la lumière de la lune filtrait à travers les volets, que l'ombre d'une branche animée par le vent venait caresser les murs de la chambre, il fallait faire beaucoup d'effort pour se convaincre que tout allait bien, et ces efforts l'empêchaient de se laisser glisser dans le sommeil. Mais là, en plein jour... Tout était étrange ici, cette clairière dont personne n'avait entendu parler, cette girouette, cette cabane, ce crane... Et puis comment s'étaient-ils tous retrouvés à suivre Dan alors que personne ne voulait y aller? Et qu'allaient dire leurs parents quand ils rentreraient avec plus d'une heure de retard?

Et puis, et surtout, où étaient les autres? Elle avait couru droit devant elle, elle ne les avait pas suivis, ils ne l'avaient pas suivie... Comment pouvait-elle être assez bête pour se mettre dans des ennuis pareils? Elle eut envie de s'asseoir et de pleurer. Elle devrait peut-être hurler jusqu'à ce qu'ils la retrouvent, mais la sorcière allait l'entendre. Les sorcières n'existent pas, cette cabane c'était juste.... juste...

Enfin il devait bien y avoir une explication rationnelle...

A ce moment là, Éliane entendit dans son dos des pas. Elle imagina une vieille créature aux cheveux jaune crayeux couverts d'une capuche noire en toile élimée s'approchant d'elle. Elle sentit son regard maléfique la transpercer, elle sentit son souffle froid et putride presque sur sa nuque.

Une main se posa sur son épaule, la faisant sursauter et hurler d'effroi « Ah t'es là! S'écria Stéphane. C'est toi qui a couru le plus loin on dirait! Viens, les autres nous attendent. T'as pas l'air bien, Élie... C'était juste un courant d'air qui a claqué la porte, tu sais... Personne ne nous poursuivait! Pas de prêtresse moqueuse, pas d'ermite édenté, pas de sorcière vengeresse! Mais t'inquiète, t'es pas la seule à avoir eu peur! Même Dan il était pas loin de se faire pipi dessus! »

Stéphane la tenait par le bras et ses angoisses se dissipèrent comme les nuages après un orage. Elle le suivit jusqu'à ce que les autres soient en vue. Ben et Dan étaient en conversation animée, et en arrivant à eux, elle comprit que personne ne savait par où aller.

« Il suffit de revenir sur nos pas! proposa Éliane.

– Ah bah t'es maline, tiens, on n'y avait pas pensé, vas-y, on te suis!

– Ce que veut dire Dan, précisa Ben, c'est qu'on a essayé de retrouver la clairière, pendant que Steph te cherchait. Impossible. Je ne comprends pas. Une clairière aussi large, et puis on n'est pas parti si loin! On a même essayé de grimper à un arbre, pour voir le panache de fumée de la cheminée...

– D'ailleurs t'aurais dû voir Ben en train d'essayer de grimper, c'était d'un comique!

– Ça ne fait rire personne, Dan, coupa Izoline. On est perdu, au milieu de la forêt et on ne sait pas comment rentrer! Et

personne n'aura l'idée de venir nous chercher ici. On est allé trop à l'Est, Ben nous avait prévenu.

– Écoute Izoline, on va pas se laisser abattre, se ressaisit Ben, on va marcher vers l'Ouest et dès qu'on croise le cours d'eau, on le remonte. Les ombres s'allongent, on n'a qu'à marcher vers le soleil, ça nous donnera un cap à peu près correct ».

Tous se mirent en route derrière Ben. Les ombres s'allongeaient en effet, ce qui signifiait que leurs parents devaient être déjà bien furieux de ne pas les voir rentrer et que la soirée promettait d'être compliquée. Il régnerait dans l'air cette tension palpable. Les regards froids, et le silence réprobateur seraient déjà à eux-seuls une sanction suffisante pour Éliane, qui se sentirait bien assez coupable d'avoir trahi la confiance de ses parents. Mais cette tension ne commencerait à redescendre qu'après qu'ils aient reçu une sacrée rouste. Elle pourrait tomber tout de suite, ou plus tard, et l'attente serait terrible. Quelle idée stupide d'avoir suivi Dan...

« Je ne comprends pas, dit Ben. On devrait déjà avoir retrouvé la clairière ou le cours d'eau !

– Sauf si on est passé juste derrière la clairière et que le ruisseau fait un coude juste après le moulin, suggéra Dan.

– Mais j'ai l'impression que le terrain monte, on devrait descendre, au contraire.

– On n'a qu'à suivre la pente, on trouvera l'eau! proposa Izoline.

– Si on change de direction tout le temps, on va encore plus se perdre, opposa Ben.

– On ne peut pas être plus perdu! s'interposa Dan. On a essayé ta méthode, ça ne nous mène nulle part, essayons celle d'Izo.

– C’est pas une bonne idée, insista Ben. Il faut continuer tout droit. On passe peut-être juste sur un monticule, on redescendra derrière... Continuons tout droit encore un moment, si ça ne nous mène nulle part, on prendra d’autres décisions ».

Ben continua tout droit, ne laissant à d’autres protestations le temps d’émerger. Il sentait que le doute ne serait pas leur allié dans cette drôle d’aventure. Il cartographiait mentalement leur parcours depuis le gros moussu et quelque chose ne collait pas. Il avait dû se tromper quelque part, il oubliait quelque chose, il y avait une erreur de navigation... Il voyait que les petits étaient fatigués et inquiets, et il savait que leurs parents seraient fâchés. Pourtant, si quelqu’un venait à leur rencontre avant qu’il les ait tirés d’affaire, il en ressentirait une certaine frustration. Il aimait les jeux de piste, collecter les indices, résoudre les énigmes, et s’en sortir sans aide extérieure. Il éprouva d’ailleurs une certaine satisfaction à constater que, comme prévu, le terrain redescendait, et même assez pour qu’on tombe sur un petit filet d’eau.

« On n’est plus très loin, je crois...

– Ce petit pissou n’a rien à voir avec le ruisseau qu’on devait retrouver! objecta Dan.

– Tant-pis, remontons-le et on trouvera peut-être la rivière, proposa Izoline ».

Elle prit la tête et Ben se sentit dépossédé de sa mission. C’est elle qui allait apercevoir la Sylvaïsse en premier, elle qui poserait la dernière pièce du puzzle. Il commença à en douter quand ils passèrent à proximité d’un arbre couché qu’ils avaient déjà croisé un peu plus tôt.

« On est déjà passé par là? s’inquiéta Éliane.

– On tourne en ronds! s'affola Stéphane.

– Je crois pas que ce soit le même arbre, intervint Dan. Tous les arbres se ressemblent, on est dans une forêt, et une forêt, c'est quoi d'autre qu'une colonie d'arbres? Qu'est-ce qui ressemble plus à un arbre qu'un autre arbre! Il y a des arbres debout, il y a des arbres couchés, et...

– Tu plaisantes j'espère? Une forêt c'est beaucoup plus qu'une colonie d'arbre! Une forêt c'est un organisme complexe où des milliers d'espèces interagissent et cohabitent dans un interdépendance qui...

– Oh oohh ooooh! Halte là, on se calme! Le cours de botanique, c'est pas maintenant. Là, pour nous la forêt c'est juste un labyrinthe, alors tes fonges et tes xylophages, tu nous les ramèneras une autre fois!

– Ouais. Ok. D'accord. De toute façon, on a été tout droit depuis tout à l'heure, on ne peut pas dériver de notre trajectoire au point de faire une boucle! »

Ben reprit la direction des opérations et continua de longer le filet d'eau, si ténu qu'il disparaissait sous les feuilles en décomposition ou se perdait dans la mousse pour réapparaître un peu plus loin. En fait il semblait que c'était tout le sol qui était détrempe, et là, c'était certain, on n'avait pas encore traversé de zone aussi humide. Ben se sentit fatigué. En fait, nulle part dans les forêts de Bravanec il n'avait traversé de zone aussi humide. Même après de fortes pluies. Jamais.

*

Antoine marchait d'un bon pas, suivi de près par Suzanne et Robert. Quand ils étaient entrés dans la maison, tout à l'heure, et qu'elle avait constaté que les enfants n'y étaient pas, elle avait décrété qu'ils iraient tous ensemble les

chercher. Quel intérêt de s'y mettre à trois? Il n'avait pas du tout envie de se trimbaler ces deux dévots rétrogrades, mais il n'avait pas osé contrarier Suzanne. C'était une femme pleine de bonnes intentions mais elle avait parfois l'air emprunté d'une nonne ou d'une première de la classe, et elle était désespérément soumise à l'autorité de son mari. En trouvant sa maison vide, elle avait fait des efforts tout à fait vains pour cacher que la panique la gagnait. Cette bienséante répression des émotions était une des choses qui dérangeait le plus Antoine chez les Héritiers. Ces types qui passent leur temps à louer Vod, qui ont pour seule philosophie de respecter Ce Qui Est, et qui ne sont même pas capable d'accueillir ce qui est en eux... Et ils osaient traiter leurs concitoyens d'imposturistes... C'est Dan qui lui avait répété ça, une fois. Il lui avait dit que Stéphane avait entendu Robert dire d'eux qu'ils étaient des imposturistes... Cet espèce de dictateur du dimanche qui dressait ses enfants à coup de taloches osait juger les autres !

Antoine se rappela quelque chose qu'il essaya de chasser aussitôt de son esprit tant c'était absurde. Une fois son épouse lui avait dit, mais c'était vraiment idiot, que s'il se sentait si mal à l'aise en présence de Robert Drakhi, c'est qu'il lui rappelait son propre père. Il n'y avait aucune ressemblance entre son père et Robert, et ça ne valait même pas la peine d'y penser. D'abord il n'était même pas vraiment mal à l'aise avec Robert, c'est juste qu'il était un peu inquiet de ne pas savoir où se trouvaient les enfants, et se coltiner la famille Psychorigide ne l'aidait pas vraiment à se détendre. En fait il n'y avait rien de plus stressant que de se trouver en présence de personnes qui gèrent leur angoisse en la lissant sous un verni social. Cette anxiété qui suintait par tous les pores de leurs peaux avait quelque chose de contagieux.

Et puis il sentait dans son dos le regard intransigeant

de Robert, toujours prompt au jugement. Antoine en était sûr, Robert était mentalement en train de l'accuser d'être responsable, par son soi-disant laxisme, de la disparition de leurs enfants. D'abord leurs enfants n'avaient pas disparu, ils n'avaient juste pas vu l'heure. Ensuite, pas étonnant que des enfants à qui on serre trop la vis aient des envies d'escapade. Enfin, ça se voyait que les jumeaux étaient mal dans leur peau. Complètement inhibés, toujours dans la lune... Heureusement que Dan et Izoline étaient là pour leur apporter un peu de joie de vivre. Dan et Izoline étaient des enfants équilibrés. Surtout Izoline, d'ailleurs. Elle était fantastique, cette petite... Normal, puisqu'il les éduquait intelligemment. Il n'était pas du tout laxiste, il leur inculquait des valeurs de respect de l'autre, de justice, de tolérance, et il les éduquait avec souplesse, en leur expliquant et en leur donnant l'exemple. Comment peut-on enseigner le respect à un enfant qu'on frappe? C'est antinomique...

Robert le jugeait trop laxiste, mais il oubliait que ses enfants à lui aussi avaient disparu, non? Antoine se mit à penser que, si Robert faisait la moindre allusion déplacée à son autorité défaillante ou ce genre de connerie, il lui foutrait son poing sur la gueule. Non bien sûr il ne ferait pas ça, il avait horreur de la violence, mais mon dieu que ce serait bon...

Suzanne avait remarqué qu'Antoine marchait les poings serrés. Elle se demandait si Robert ou elle-même avaient dit quelque chose qui avait pu l'irriter. (Les enfants seront-ils là-bas?) Ou pire, peut-être que ces poings se destinaient à Dan... Le pauvre garçon faisait tout son possible pour attirer l'attention de son père, elle l'avait remarqué à plusieurs occasions, elle en avait même fait part à Robert mais celui-ci avait répondu que ce gosse était tout simplement mal élevé. (Si ça se trouve, ils étaient encore à la

rivière, elle aurait dû descendre...) En tout cas ils en étaient presque à mi-chemin et personne n'avait décroché un mot. Suzanne était à l'aise avec le silence, à condition que ce soit un silence apaisé. (S'ils avaient été à la rivière, elle les aurait entendus.) Là elle n'aurait su dire si c'était l'inquiétude pour leurs petits qui les faisait taire, ou si les deux hommes choisissaient délibérément de ne rien dire pour éviter de se quereller. (Elle n'avait même pas pensé à les héler. Peut-être par peur du silence qui aurait répondu à son appel. C'est une mauvaise manie, cela dit, de ne pas demander par peur de la réponse.) Si ces deux-là avaient été capables de se parler calmement, dans le respect de leurs différents points de vue, leur débat aurait été passionnant, Suzanne en était sûre. Son mari avait une pensée fine, complexe, d'une grande richesse, et il était même capable d'une belle sensibilité, mais voilà, il était trop impulsif et un brin provocateur et ses prises de positions tournaient à la caricature dès qu'il avait l'occasion de polémiquer. (Ils sont peut-être partis au village, peut-être que Dan avait sur lui un peu de monnaie à dépenser chez le confiseur?) Prêt à tout pour avoir le dernier mot, il pouvait parfois faire preuve de mauvaise foi voire de mesquinerie. C'est dommage, elle aurait aimé mieux connaître les Millet, des gens charmants en vérité. Ils faisaient selon leurs convictions et cela ne regardait qu'eux. Si les enfants étaient là-bas, ce serait peut-être l'occasion de prendre un thé ensemble, sereinement. Si seulement ils pouvaient être là-bas... Chercher ses enfants ainsi aux quatre vents lui semblait aussi hasardeux que chercher un gravillon dans un sac de lentilles... Et s'il leur était arrivé quelque chose? Ça ne servait à rien d'envisager le pire, pas plus que d'espérer que tout aille bien ... Que peuvent les pensées face à Ce Qui Est?

« Arrête de te gratter, tu es toute rouge! » Suzanne ne s'était pas rendue compte qu'elle frottait nerveusement sa gorge

depuis un bon moment. « On va les retrouver, ne t'en fais pas.

– J'aurais mieux fait de rester à la maison, au cas où ils rentrent entre temps...

– De toute façon, on est presque arrivé, dit Antoine. S'ils ne sont pas chez nous, on discutera calmement de quoi faire, et de qui cherche où...

– On ira voir chez Benamar Tunsberg, proposa Robert. Ils sont probablement avec son fils. Un bon gars, ce petit Ben.

– Tous les enfants sont de bons petits, corrigea Antoine.

– S'ils sont correctement guidés, bien sûr. Personne n'est mauvais par essence! nuança Robert.

– J'espère juste qu'ils vont bien... soupira Suzanne ».

Sur le pas de la porte, Isabelle Millet guettait l'arrivée de ses petits. À la place, elle vit arriver son mari, suivi des Drakhi. Ce qui signifiait que les enfants n'étaient pas là-bas... Elle sentit un léger vertige. Ses jambes devenaient cotonneuses. S'il arrivait quoi que ce soit à ses enfants, elle... Elle pourrait... Elle baissa les yeux et soupira. Antoine proposa d'aller chez Benamar. Si on ne les trouvait toujours pas là-bas, on se séparerait : Robert irait faire un tour au village, Suzanne retournerait à la ferme, et Isabelle reviendrait ici. Puis, si on ne les trouvait toujours pas, on se donnerait rendez-vous à la rivière où on commencerait à les chercher le long du cours d'eau ou dans la forêt.

« En tout cas, quand on va les retrouver il y en a qui vont se prendre une sacrée rouste, s'irrita Robert.

– Pas étonnant qu'ils n'aient pas envie de pointer le bout de leur nez, dans ce cas! rétorqua Antoine.

– Ne perdons pas de temps, en route! » coupa Suzanne,

tandis qu'Isabelle poussait Antoine en direction de la maison du bûcheron.

Isabelle s'étonnait qu'Antoine ne perçoive pas les émotions sous-jacentes à ce genre de propos. Robert disait ça pour se défouler de son anxiété, c'était évident! Pourquoi son mari mettait-il de l'huile sur le feu? C'était sans doute en lien avec son complexe paternel... On aurait dit qu'Antoine devenait un adolescent en présence de Robert. Lui chercher des crosses semblait plus important que de retrouver leurs gamins. Elle aurait parié qu'il l'avait asticoté pendant tout le chemin, et que s'il se tenait maintenant à peu près à carreau, c'était grâce à sa présence.

Benamar exploitait le bois à l'ouest de Bravanec. En approchant de sa maison, on entendit ses coups de hache, lents, puissants, réguliers. Antoine frappa à la porte de la maison de bois. Personne ne répondit. Ben était peut-être avec son père.

De toute façon, il fallait que Benamar soit au courant de la situation, décréta Robert. Antoine se retint de tout commentaire, malgré la désagréable sensation d'aller dénoncer le fils auprès du père.

Le bûcheron se redressa en entendant du monde arriver. Accoutumé à la solitude, il écarquilla les yeux devant cette escouade inattendue. Il répondit d'un simple signe de tête à leur salut. Il écouta sans un mot ce qu'ils avaient à lui dire. Pour toute réponse, il passa sa grosse main dans son épaisse chevelure, gratta sa barbe fournie, capuchonna la lame de sa hache et les suivit.

*

Avant qu'on mette le pied dessus, on ne voyait pas que la mousse était gorgée d'eau. En fait c'était un peu

comme marcher sur des éponges. Sous la mousse la terre était noire et détrempée. C'était assez désagréable, d'autant que l'humidité pénétrait facilement ces chaussures en toile. Et puis ces insectes, ces mille pattes qui grouillaient, qui auraient pu remonter le long des chevilles, c'était dégoûtant. Et comment poser le pied pour s'enfoncer le moins possible? Peut-être que d'accélérer un peu serait une bonne idée. Pour retrouver au plus vite la terre sèche. Ils devaient probablement traverser l'affleurement transitoire d'une rivière souterraine. Éliane essaya de marcher sur la tranche du pied mais s'enfonça d'autant plus dans la tourbe. Ses pieds ressortaient du sol avec d'affreux bruits de succion. Les flaques résiduelles formées dans les empruntes de pas des autres n'étaient plus faites d'eau claire mais de jutasse verdâtre et visqueuse.

Le silence du groupe avait une qualité particulière. Pourquoi Éliane était aussi sensible à la qualité du silence, elle ne saurait le dire. En tout cas, ce soir, au dîner, elle savait bien de quelle sorte de silence il s'agirait. Si seulement ils avaient la chance d'être à la maison ce soir au dîner. Affronter les parents allait être une sacré épreuve, mais ne pas les retrouver serait bien pire. Dan et Ben avaient cessé de se chamailler, ils avançaient en silence, pas seulement parce qu'ils étaient fatigués, pas seulement parce qu'ils avaient peur. Ils pressaient le pas vers quelque chose. De toute évidence chacun avait oublié la présence des autres et vivait son aventure en solitaire, guidé par une impatiente curiosité.

Dans leur silence se détachait un petit vacarme qui n'était pas le chant habituel d'une forêt. Ça chantait quelque chose d'autre, de plus polyphonique. Elle connaissait ce chant-là mais ne parvenait pas à mettre le doigt dessus. Au premier plan il y avait un bourdonnement composé de stridulations et de bruissement d'ailes, mais au loin, c'était

une foisonnante diversité de hululements, des appels aigus et des réponses gutturales sur fond de cacophonie toute en basses. Elle cessa de contempler ses pieds s'enfonçant de plus en plus profond dans un sol de plus en plus vaseux pour tendre son regard vers l'horizon. Elle marchait bonne dernière, le groupe ne formait plus de file, et les arbres n'étaient plus du tout les mêmes. Finis les immenses troncs en colonnes de cathédrale baignés de lumière filtrant comme au travers de vitraux. Les arbres étaient épars et tortueux. De leurs corps noueux s'élançaient leurs bras désarticulés, chargés de mousses pendantes de leurs longs doigts crochus. Le soleil avait tant descendu qu'il éclairait presque d'en dessous la brume qui émanait du sol. Plus ils avançaient, plus l'odeur d'eau croupie était écœurante, plus cette cacophonie était assourdissante et plus il était clair qu'ils n'allaient nulle part. La-bas, Ben avait les semelles dans l'eau et regardait l'étendue marécageuse qui s'étalait devant lui, ponctuée de touffes de roseaux et de petits bosquets de peupliers dont n'émergeaient que les parties feuillues. Quelques saules pleuraient dans la brume. De petits îlots de terre boueuse et couverte d'algues en décomposition émergeaient ça et là. Maintenant elle reconnaissait ce chant si caractéristique. Bien sûr, c'étaient des grenouilles. Toutes sortes de batraciens et d'autres choses visqueuses et d'insectes et certainement encore d'autres créatures grouillantes tapies sous la surface prêtes à l'attraper par les chevilles de leurs puissantes tentacules pour l'entraîner au fond, là où plus aucune lumière ne filtre à travers ces eaux goudronneuses...

« On a découvert le Marais des Errants, murmura Dan. On est des héros, les gars. Des héros... Quand on va raconter ça...

– J'aimerais mieux qu'on raconte ça à personne, Dan, supplia presque Stéphane. On va raconter qu'on s'est perdu juste à côté du gros moussu, faudra pas dire qu'on a été à l'Est, ni

tout ce qu'on a vu, vaut mieux pas...

– Eh bah perdu pour perdu, on pourrait toujours essayer d'avancer un peu. Seuls les braves reviennent du Marais des Errants. Si on s'aventure jusqu'au milieu du marais, ça sera un exploit aux yeux de tous...

– Ça serait surtout une belle connerie, coupa Ben. On fait demi-tour, et on ramène les petits.

– T'as peur du Démon des Errants, Ben? le défia Dan.

– Un démon? murmura Stéphane.

– Je crois pas aux démons. Par contre je crois aux sangsues, aux moustiques et à la fièvre des marais! Fais seulement quelques pas dans ces eaux stagnantes et elles se planteront dans tes chevilles.

– Et alors ? Des sangsues, ma grand-mère m'en pose quand je suis malade.

– Et alors ? Alors par les petites plaies qu'elles auront infligées à ta peau, il y a tout un tas de saloperies qui va te rentrer dans le sang ! La fièvre va te monter si vite que tu seras mort avant d'arriver chez toi ! Comme pour ponctuer son propos, Ben claqua un moustique qui était en train de lui piquer le bras. Ces putains de moustiques te filent des maladies que ni les potions ni les prières ne peuvent guérir !

– Quel démon? demanda Stéphane.

– Paraît qu'au milieu du marais, reprit Dan, la brume est si épaisse qu'on ne distingue pas la nuit du jour... Elle prend des teintes vertes et avec les feux follets la lumière est bien étrange ... Et puis il y a des endroits où des bulles remontent du fond comme si des noyés n'en finissaient pas d'expirer leur dernier souffle !

– Quel démon? insista Stéphane.

– Tu sens, cette vibration, cet appel? répondit Dan avec la jubilation du pêcheur qui a ferré le poisson. Cet appel... C'est le Démon des Errants. Il sillonne les marécages sur sa monture. Un cheval mort, qui n'est plus qu'un amas d'os et de cuir desséché, avec des asticots grouillants qui lui sortent des naseaux et des yeux. Et le démon, il est drapé dans une immense cape noire, tu vois juste ses doigts osseux dépasser des manches pour tenir les rênes. Et s'il tourne son visage vers toi, alors tu vois au fond de sa capuche ses orbites vides te fixer... Dans son crane il y a la lumière maudite de son âme qui pulse comme un cœur rouge. Et là, quand il a capté ton regard, tu peux plus détourner les yeux, il aspire ta vie jusqu'à ce que ton corps vidé tombe sur le sol spongieux dans un « flocc » insignifiant... Il a toujours besoin d'âmes fraîches pour survivre, alors il émet cette espèce de chant, comme une corne de brume, mais en plus grave encore... T'entends ? Vaut mieux pas, parce que quand on l'entend, on peut plus résister, on veut y aller, on veut aller voir, on veut voir le démon du marécage et il n'a plus qu'à se servir... à vous vider l'âme... vous n'entendez pas ?

– T'as entendu le chant, Dan, demanda Stéphane, c'est pour ça que tu veux aller au milieu du marais?

– Nan, l'appel du démon n'a pas d'effet sur moi, j'ai trop de force de caractère...

– Les démons n'existent pas, affirma Ben aux petits. Dan dit ça pour s'amuser de vous mais c'est pas drôle du tout. Maintenant on rentre.

– C'est quand-même dommage, reprit Dan, d'être arrivés jusque là et de pas l'explorer un peu, ce marais...

– Fais ce que tu veux, moi je ramène les petits.

– On n'arrivera peut-être jamais à le retrouver...

– Ouais dommage, allez, salut Dan, vous venez les petits? »

Ben tourna les talons et en seulement quelques pas, il aperçut un couc d'eau qu'il n'avait pas vu à l'allée. C'était étonnant. Il allait faire très attention à leur itinéraire pour pouvoir un jour... Cette partie de la forêt était interdite, bien sûr, et le marais était un endroit malsain, il ne fallait pas se promener dans le coin, surtout pas avec les petits, mais peut-être... Dan avait raison, c'était dommage d'arriver jusque là et de ne pas en savoir un peu plus. D'ailleurs, est-ce que Dan les suivait?

Ben se retourna et vit effectivement Dan juste derrière lui, mais pas les petits. Izoline arriva en courant « Stéphane est paralysé! s'écria-t-elle.

– Paralysé? Comment-ça? demanda Ben.

– Viens voir... »

Ils retournèrent sur leurs pas : Éliane tirait Stéphane par le bras, et Stéphane restait le regard aimanté au marais. Elle arrivait à le faire avancer un peu, mais à cette allure, ils n'étaient pas près de rentrer.

« Il a entendu le chant du démon! Expliqua Éliane.

– Les démons n'existent pas! s'énerva Ben. Il est fatigué, il traînasse, voilà-tout! Toujours à rêvasser, les jumeaux!

– C'est bon, lâche-les avec ça, s'énerva Izoline.

– T'as raison, je vais tous vous planter là, et démerdez-vous!

– Eh c'est quand-même toi qui nous a perdu dans la forêt! s'insurgea Dan.

– Quoi? C'est moi qui... Tu te fous de moi? On se serait jamais perdus si tu nous avais pas amené tant à l'Est!

– Bah pourquoi tu m'as suivi, toi qui es si irréprochable? »

Ben se jeta sur Dan, excédé. La fatigue de cette trop longue expédition le privait de tout sang froid. Il leva un poing menaçant. Éliane le prit par le bras et lui demanda de les ramener à la maison. Le contact doux de son amie fit immédiatement redescendre la pression. Abandonnant toute velléité de règlement de compte, il saisit Stéphane et le tira derrière lui le long du cours d'eau.

Il lui sembla bientôt évident que ce cours d'eau était le bras de la Sylvaïsse qu'ils avaient suivi jusqu'au moulin. Il était inexplicable qu'ils ne l'aient pas trouvé plus tôt, mais maintenant il suffisait de le remonter. Le paysage autour d'eux redevenait familier et Stéphane semblait avoir retrouvé un peu d'énergie. Il avait pris le rythme et tout le monde suivait d'un bon pied.

Éliane sentait ses talons humides frotter à chaque pas dans ses chaussures. Elle imaginait les deux belles ampoules qui les orneraient ce soir. Chaque pas était douloureux et ses yeux picotaient de fatigue. S'il fallait encore marcher autant qu'à l'allée pour rentrer, elle n'y arriverai jamais. Même le chemin du gros moussu jusqu'à la maison lui paraissait trop long.

Le soleil flirtait avec l'horizon quand ils arrivèrent à la clairière. Les ombres étirées défiguraient le paysage. La roue du moulin grinçait en une plainte mélancolique, puis couinait comme des bébés qu'on étrangle. Enfin, Éliane n'avait jamais entendu de bébés étranglés couiner, mais cette image s'imposa à elle. Des petits corps à la peau blanche et plissée, malmenés par... Stop, stop stop, penser à autre chose, à quelque chose de rationnel et rassurant : La girouette sur le toit avait meilleur aspect que tout à l'heure. Les points cardinaux semblaient bien fixés et la flèche virait doucement dans la brise du soir. La cheminée ne fumait plus. Peut-être que la chose était à l'intérieur... Elle pria en silence pour que

Ben passe le plus loin possible de la cabane, qu'il soit le plus discret, le plus prudent, le plus silencieux possible. Elle pouvait presque sentir le crane suspendu au dessus de l'âtre la suivre du regard à travers le mur de pierre. Bien sûr, les démons n'existaient pas, elle se le répétait depuis qu'ils avaient quitté le marais, les démons n'existaient pas, et Stéphane était sorti de sa transe dès qu'on l'avait suffisamment éloigné du marais pour qu'il échappe à l'influence de l'appel... Dan avait raconté ça pour leur faire peur et Ben avait affirmé avec certitude qu'il n'y avait pas de démon, le marais n'était pas hanté, ni la clairière, et bientôt il allait faire nuit et ils seraient plongés dans l'obscurité dans cette forêt pas hantée... Et le Démon des Errants, est-ce qu'il pouvait quitter son marais et venir les chercher jusque là? Si la nuit tombait avant qu'ils sortent de la forêt, c'est sûr, c'est sa propre peur qui la dévorerait de l'intérieur.

Et s'ils sortaient de là vivant, c'est son père qui allait lui donner la correction du siècle. Elle l'imaginait tourner en rond dans le salon, impatient de se débarrasser des fourmis qu'il avait dans les doigts quand la gifle se préparait trop longtemps à l'avance. Plus il attendrait, et plus ses mains se gonfleraient du besoin de châtier les enfants désobéissants. Elle n'avait pas peur de la douleur. Non, ce n'était pas ça qui était terrible. La douleur, elle l'affrontait à chaque pas, la toile de sa chaussure frottant contre la peau à vif. Elle avait peur, c'est tout. Elle avait peur du feu dans les pupilles de son père. Elle avait peur de la haine qui le submergerait, qui lui déformerait le visage. Elle avait peur de la peur, elle avait peur de la brûlure de terreur qui allait se déverser en elle quand il lèverait la main. Elle n'avait jamais eu l'intention de désobéir. Mais elle l'avait fait. Elle n'était pas là où elle était censé être et son père devait tourner comme un lion en cage.

Alors avec un démon dans le dos et un lion devant, elle

avançait. La tête remplie de fatigue et les pieds à vif. Ils quittaient la clairière, traversée avec succès, et la luminosité paraissait encore plus faible maintenant que la forêt était plus dense autour d'eux. Le groupe était toujours aussi silencieux, non plus pour ne pas se faire repérer par l'habitant du moulin, mais parce qu'ils étaient si fatigués, ou peut-être parce que les autres aussi avaient un père qui les attendait et qu'une trouille grandissante leur tenaillait le cœur.

*

Suzanne arriva la première au pied du gros moussu. Elle se sentait vidée et impuissante. Elle s'assit sur la dalle en attendant les autres. Cette attente était pénible, mais quand ils seraient là, à piétiner inutilement, à l'envahir de leurs bruits, de leurs inquiétudes, de toutes ces phrases stupides qu'on dit pour se rassurer, quand Antoine et Robert commenceraient avec leurs sous-entendus hostiles, elle regretterai ce moment de répit. Peut-être qu'ils arriveraient avec une bonne nouvelle, mais dans le fond, elle pensait qu'ils cherchaient un peu au hasard, et qu'ils n'avaient pas plus de chance de les trouver à Bravanec que n'importe où ailleurs. Mais où étaient-ils? Est-ce qu'ils avaient peur? Est-ce qu'ils avaient froid? Étaient-ils blessés?

Un bruit la fit sursauter. « Stéphane? Éliane? » Hurla t-elle d'une voix étranglée. Son cœur se mit à battre plus fort. Mais avant de se retourner, elle savait déjà qu'elle serait déçue. En effet, c'était Isabelle qui arrivait, la mine déconfitée. « Antoine et Benamar sont partis voir près de la coupe de bois, Stéphane et Ben jouent souvent par là, ils construisent des cabanes et ce genre de choses... Ils nous rejoignent après, dit Isabelle en s'asseyant à côté de Suzanne

– Robert n'est pas encore revenu de Bravanec. Je suppose qu'il doit chercher quelqu'un qui les aurait vus...

- Je ne comprends pas ce qui a pu se passer...
- Ce que je ne comprends pas, c'est comment j'ai pu les laisser jouer seuls, sans surveillance, sans même garder un œil sur eux. Ils n'ont que huit ans!
- Ils étaient avec Ben, et puis ils ont toujours joué là, c'est en bordure du domaine.
- Eh bien jusqu'à présent on a eu de la chance, mais je prenais un risque inutile.
- Culpabiliser comme ça ne les fera pas rentrer plus vite. On ne peut pas tout contrôler! Si les choses tournent mal, ça ne veut pas forcément dire qu'on a fait une erreur.
- Bien sûr que si! C'est même comme ça qu'on sait que c'était une erreur!
- Alors on ne peut savoir qu'à posteriori si on a bien ou mal agi? Ça n'a pas de sens! Je crois plutôt que bien agir c'est agir en accord avec ses valeurs.
- Oui... Bien sûr... Mais comment ai-je pu penser qu'ils seraient en sécurité? Ce ne sont que des enfants, et Ben aussi! Il n'a pas à être responsable de mes petits!
- Les miens aussi ont disparu. Mais c'est trop facile de dire après coup ce qu'il aurait fallu faire.
- Bien sûr. Toute médaille a son revers. Je le sais bien. On ne sait pas ce qu'il serait advenu si on avait choisi une autre voie. Mais quand il s'agit des enfants, tous ces principes qui me paraissent d'ordinaire être la sagesse-même deviennent de stupides leçons de morales. Des paroles vides, vaines, stériles. Là, j'ai juste l'impression que d'accepter cette idée... Penser que je n'ai rien à me reprocher, je ne sais pas comment dire, ce serait comme si je trouvais acceptable l'idée de les perdre...
- Ils se sont juste égarés. Ou alors ils sont chez un copain de

classe et ils s'amusez tellement qu'ils n'ont pas vu passer l'heure...

– Oui sans doute... Pourtant je me sentirai coupable si je ne m'inquiétais pas plus que ça.

– Pas plus que quoi?

– Pas plus que ce qui est supportable... »

Isabelle passa un bras autour des épaules de Suzanne. Ce contact lui parut étrange, de la part d'une simple connaissance. Pourtant, vivre ensemble cette situation, partager la même angoisse, imposait une intimité immédiate. Suzanne rendit son étreinte à sa compagne de détresse, et Isabelle fondit en sanglot.

« On va les retrouver, dit Suzanne, ne vous en faites pas. Robert va revenir en les tirant pas les oreilles! »

Elles partagèrent un rire bref, puis curieusement, reprirent leurs distances et s'enfoncèrent dans le silence, retournant chacune à ses pensées.

Benamar et Antoine arrivèrent alors et s'assirent à côté des femmes. « Ils n'y étaient pas » dit simplement Antoine avant de se mettre à jeter des cailloux dans l'eau.

Le soleil faisait rougir le ciel. Bientôt son disque toucherait la ligne de crêtes, puis il se laisserait engloutir par les montagnes de Valensalia. Ensuite la luminosité et la température chuteraient rapidement jusqu'à la nuit noire et froide.

Robert arriva enfin, espérant trouver les petits auprès de leur mère. On lui expliquera ce qu'il s'était passé, il ferait un peu les gros yeux et on rentrera souper. Mais ils n'étaient pas là. Il avait interrogé chaque personne qu'il avait croisé, été chez le confiseur, même à l'auberge, car les langues y

étaient bien pendues, il avait été frapper à la porte de l'instituteur pour lui demander les noms des autres enfants de la classe, mais il n'y était pas. A chaque fois qu'il avait demandé à quelqu'un s'il avait vu ses enfants, il avait ressenti une vive honte, persuadé que bientôt tout Bravanec saurait qu'il était un père indigne, incapable de veiller sur sa famille, incapable de faire respecter son autorité, mais aussi un fils indigne car jamais Roger Drakhi ne se serait trouvé dans pareille situation. Rozbec, le tanneur, avait connu l'humiliation quelques années plus tôt en parcourant la ville à la recherche de sa fiancé, qui s'était enfuie avant les noces. A l'auberge ç'avait été le sujet de conversation le plus réjouissant de la décennie. Là, c'était un peu différent, il ne s'agissait pas d'infidélité, mais sa notoriété faisait de lui une cible de choix. Plus un homme est grand, plus on aime le voir tomber. Enfin, il n'était pas si grand que ça. Juste un important propriétaire terrien, mais ça suffisait à attirer la convoitise. Ces sourires compatissants, ces marques de bienveillance qu'on lui avait adressés cachaient mal le plaisir de le prendre en défaut et l'indifférence pour son inquiétude légitime de père. Il avait marché jusqu'à la rivière en se disant qu'il avait cherché pour rien, puisque ses petits seraient rentrés entre temps. Mais ils étaient tous à la rivière et les enfants étaient introuvables.

« J'aurais dû passer prendre des torches, il fera bientôt nuit... dit-il simplement.

– On devrait demander de l'aide, proposa Isabelle.

– On va les retrouver! répondit Antoine. Descendons la rivière, cherchons des traces de leur passage.

– Ils ne peuvent pas être allés par là, remarqua Benamar. Si on continue dans cette direction, on arrive dans la partie Est de la forêt. Ben ne se serait jamais aventuré par là, il connaît

les règles.

– Qu'est ce qui intéresse plus les gamins que ce qui est interdit? proposa Antoine. C'est justement par là qu'il faut aller!

– Nos enfants ne sont pas comme ça! s'offusqua Suzanne.

– Vous croyez que vos enfants valent mieux que les nôtres? s'énerva Antoine.

– Vous voulez vraiment savoir ce que je pense de vos enfants et de l'éducation démissionnaire que vous leur donnez? lâcha Robert. Si on peut parler d'éducation! Quand on considère que les enfants savent d'eux-même ce qui est bon pour eux, que la seule chose qu'il faut leur apprendre, c'est la liberté! Personne n'a besoin qu'on lui apprenne à être libre, l'éducation c'est de leur apprendre à restreindre leur liberté, pour respecter la liberté des autres!

– Et vous respectez la mienne, de liberté? Vous n'avez pas la moindre idée de la façon dont j'éduque mes enfants! Vous basez votre opinion sur des préjugés! Éduquer des enfants, ce n'est pas les dresser par la terreur, c'est...

– Parce que vous, vous savez ce qu'il se passe chez moi? Vous, vous n'avez pas de préjugés? Vous prenez les Héritiers pour des moralisateurs qui sanctionnent par la violence tout ce qui émerge d'une pensée singulière! Mais vos assertions n'ont rien à voir avec une pensée libre et construite! Je connais très bien les thèses décadentes des imposturistes! Aucun respect pour nos pères, pour les anciens, pour les traditions! Tous les droits, aucun devoir, et bientôt les droits deviennent des dus! Quand il n'y a pas de limite, il n'y a pas de pensée!

– Robert ! appela Suzanne...

– Mais qu'est ce que vous en savez, reprit Antoine, ignorant

Suzanne, si on a des limites ou pas? Ce qui vous dérange réellement, c'est qu'on ne vive pas selon la tradition! Vous vous mêlez de nos vies! Pourquoi ça vous dérange qu'on soit libre de choisir ce qui ne regarde que nous!

– Robert...

– Mais comment pouvez-vous être assez immatures et égocentriques pour croire que ça n'engage que vous? reprit Robert, écartant Suzanne d'un geste de la main, déjà agacé qu'elle tente encore de le censurer. Les coups que vous portez à nos valeurs, c'est la société de demain, qu'ils détruisent!

– Vous nous accusez d'avoir un impact sur la société, et bien moi je m'en félicite! La tyrannie, c'est terminé!

– Oh non, vous vous trompez, la tyrannie de la liberté est la pire de toute.

– Tyrannie et liberté, va falloir m'expliquer le rapport...

– Robert!

– Le rapport c'est que de vouloir être libre de tout choisir tout le temps, fit Robert en repoussant Suzanne sans même un regard, d'avoir tout ce qu'on veut, tout, tout de suite, maintenant, c'est non seulement une tyrannie qui vient de l'intérieur, mais c'est aussi légitimer tous les caprices, la tyrannie dès le berceau!

– Dès le berceau? Les désirs des autres vous font donc peur à ce point? Au point de ne même pas écouter les besoins des bébés? Vous croyez encore que quand un bébé pleure, il fait un caprice? Mais en quelle ère vivez-vous? Et puis vous nous prenez pour qui? Vous croyez qu'on est incapable de savoir par nous-même comment se conduire?

– Évidemment! Pas seulement vous, c'est bien ça le

problème! Toutes les saloperies qu'un humain peut faire, il les fera un jour s'il n'y a pas une loi qui l'interdit!

– Robert! Robert, regarde...

– Comme si les lois empêchaient de faire des saloperies! Si les prisons de l'Empire sont pleines, c'est que tous ces gars ont fait les saloperies qui leur passent par la tête, malgré les lois! Je ne parle pas de ceux qui sont enfermés pour avoir osé penser par eux-même!

– Mais bougre d'âne, ce sont justement les lois qui vous garantissent la possibilité de penser!

– Alors ne vous abstenez pas, Monsieur, allez-y, pensez un peu par vous-même et vous verrez qu'une autre façon de vivre est possible!

– Robert, arrête-toi maintenant, les enfants...

– Possible oui, mais souhaitable? Enfin, c'est inutile de discuter avec vous, je ne supporte pas votre mauvaise foi!

– Ah c'est moi qui suis de mauvaise foi? Alors celle-là c'est la meilleure !

– Robert! cria Suzanne en le tirant par le bras. Robert, les enfants!

– Quoi, encore?

– Les enfants sont là, Robert... »

*

C'est maintenant, pensa Éliane. Elle avait traversé les dernières minutes en se sachant tirée d'affaire, elle ne se ferait pas engloutir par la forêt, et elle avait goûté un moment de réconfort contre la peau fraîche de sa mère. Suzanne l'avait étreinte avec une force qui l'avait rassurée quand à sa place dans le monde : dans l'amour maternel, il y

aura toujours un refuge.

C'était curieux, cette journée, cette lente glissade jusqu'au marais, c'était comme si elle n'avait rien décidé, rien choisi, pourtant elle se savait entièrement responsable. Elle éprouvait un regret puissant de ne pas s'être arrêtée à temps, de s'être laissée entraîner dans cette situation, et pas seulement à cause du châtement qui l'attendait. Plutôt parce que, confusément, elle sentait que ça aurait pu être grave, vraiment très grave. D'une certaine manière, l'attente de la punition la distrayait de cette angoisse plus profonde, cette angoisse qui touchait à l'idée qu'elle aurait pu mourir. À l'idée qu'on meurt d'une maladresse, d'un manque de vigilance, d'une petite bêtise, et parfois juste de malchance. Sombrier dans la mort à un âge très avancé relevait de la disparition naturelle aux frontières du temps. À huit ans, pouvait-on s'imaginer qu'on serait un jour une vieille? Non, cette vieille femme que l'on deviendrait un jour, si par chance on allait jusque là, était une autre personne, une personne qu'on atteindrait par une succession de contiguïté de soi, de sois toujours un peu différents, pour finir par être franchement autre. Comme ce bateau qu'on répare d'année en année, changeant les une après les autres les planches et diverses pièces usées jusqu'à ce qu'il ne soit plus composé d'aucun élément d'origine, et pourtant, c'est toujours le même bateau. Il en serait ainsi de cette vieille femme, elle n'aurait plus aucun rapport avec Éliane, petite fille de huit ans.

Si elle allait jusque là... Aujourd'hui, tout aurait pu s'arrêter. Elle le sentait intensément sans pouvoir se le représenter. Comment c'était, rien? À quoi ressemblait le néant? Tous ses efforts d'imagination ne faisaient que souligner le caractère irréprésentable de l'affaire. Finalement, elle allait se prendre une bonne trempe, et ça lui remettrait les idées en place.

Son père marchait trop vite, il les tenait tous les deux par la main et ils devaient trotter pour le suivre. Il lui semblait que si elle trébuchait, il la traînerait par terre sans lui laisser le temps de se relever. Ses orteils étaient si glacés qu'ils auraient pu se briser alors que ses talons étaient en feu. Mais peu importe, bientôt ils seraient au chaud, ils seraient punis puis elle pourrait aller dormir, enfin.

Ils arrivèrent devant la maison et Éliane sentit une boule se former au creux de son estomac. Elle avait beau se répéter qu'une gifle n'était rien qu'une gifle, vite reçue et vite passée, elle n'arrivait pas à éteindre sa peur. Ils franchirent le seuil et Robert les lâcha avant de s'éclipser. Maintenant elle n'était plus à portée de taloche.

Suzanne entra derrière eux. Elle était épuisée. Retrouver ses enfants avait peut-être fait retomber la pression mais toute la fatigue des émotions de la soirée lui était tombée dessus d'un coup, et maintenant elle était submergée par la peur rétrospective de ce qui aurait pu arriver. Elle ouvrit le fourneau et le remplit de petit bois. Le feu prit tout de suite. Elle remplit une énorme bassine en étain qu'elle mit à chauffer. En attendant, elle aurait voulu prendre les petits sur ses genoux, les réchauffer dans ses bras, les câliner, les rassurer, mais elle n'osait pas, pas tant que Robert n'aurait pas prononcé la sentence. D'une certaine manière elle lui en voulait de sa dureté, et d'un autre côté il lui semblait qu'elle devait s'aligner. Elle ne voulait pas voir ses enfants sangloter suite à la colère de leur père. L'eau mettait du temps à chauffer, et les enfants étaient frigorifiés. Elle les fit quand même déshabiller. Elle versa l'eau chaude dans un baquet déjà à moitié plein à l'aide de son énorme louche, jusqu'à ce que la température soit convenable, et invita les deux petits à entrer dans le bain.

L'eau parut brûlante à Éliane, elle allait ressortir le pied

mais Robert venait d'entrer dans la pièce. Alors elle prit sur elle et attendit de s'accoutumer, supportant la brûlure sur sa peau glacée. Stéphane la regardait d'un air piteux. Leurs gorges serrées ne les laissaient pas déglutir.

Suzanne mit le bouillon à réchauffer. Ses enfants avaient retrouvé des couleurs. Robert tournait en rond dans la salle à manger. Elle posa quatre assiettes creuses sur la table et apporta la marmite. Dehors, le vent s'était levé, on l'entendait mugir dans la cheminée. Elle sécha les enfants et les enveloppa dans des draps de bain, puis les invita à table sans prononcer un mot. On aurait dit qu'elle aussi était punie. Personne n'aurait osé dire quoi que ce soit. Comme si le moindre geste imprudent, une parole, un bruit, risquait d'être le détonateur qui ferait tout voler en éclat. Chacun aurait voulu disparaître. Robert tournait toujours en rond, les poings serrés, les mâchoires crispées. Suzanne le servit et osa un regard dans sa direction. Il attendit qu'ils soient tous assis et immobiles pour se mettre à table. Il allait falloir que l'un d'entre eux rende grâce à Vod. Or articuler une seule parole dans cet état de tension relevait du défi.

Robert braqua son regard sur Stéphane, qui comprit que c'était à lui de dire quelque chose. Il fallait remercier Vod pour ce repas, pour ses bienfaits, rien de bien compliqué, exprimer sa gratitude, mais rien ne venait. Éliane regardait son frère avec pitié, soulagée que ce ne soit pas tombé sur elle. Il allait bredouiller quelque chose, Robert lui ordonnerai de parler plus fort, plus distinctement, le traiterai d'ingrat... « Merci pour ce repas » Finit-il par lâcher. Robert se saisit de sa cuillère et avala son bouillon sans rien ajouter. La soupe était brûlante, le silence glacial. C'était le dernier répit. Plus vite ils auraient fini leurs assiettes, plus vite ils pourraient quitter la table, et plus vite ils seraient confrontés à la sanction. Éliane avait peine à garder ouverts ses yeux pleins

de sommeil, mais l'adrénaline ne la quittait pas. Robert finit son assiette et se leva. Suzanne l'imita, suivie des enfants. Elle les prit par la main pour les emmener se coucher. « Non, dit Robert. Habille-les, ils viennent avec moi ». Suzanne le supplia du regard de ne pas être trop sévère mais il n'était pas accessible.

Dans la nuit noire, les pieds douloureux de nouveau enfermés dans des souliers, il fallut encore trotter derrière leur père, sans savoir où ils allaient. Ils se dirigeaient vers le village dans un silence tendu. Robert les traîna sur les pavés de la rue principale. C'était interminable. Ils étaient maintenant à hauteur de la chapelle. Leur père les amenait-il prier? De nuit, le bâtiment avait quelque chose de terrifiant. Ils longèrent le mur de pierre, contournant la chapelle. Robert poussa une lourde grille en fer forgé : c'était l'entrée du cimetière.

Éliane se sentit glacée d'effroi. Ceux qui dormaient là n'avaient plus de difficultés à se représenter ce qu'il y a quand il n'y a plus rien, quand on est mort pour toute la vie. Robert les traînait entre les pierres tombales. Il avait souvent été dur avec eux, mais jamais au point de leur faire passer la nuit dans un cimetière...

Robert avançait, les petits doigts de ses précieux enfants dans les mains, vers l'endroit qui concentrait tout le chagrin de tout son être. Une tombe plus petite tassée entre deux caveaux. Une tombe minuscule, en fait. Même les jumeaux n'y auraient pas tenu. Il ne savait pas comment leur dire ce qu'il y avait à dire, alors il allait le leur montrer et ils comprendraient. Voilà, on était sur la tombe de Roland. Son fils aîné, son bébé, qu'il n'avait pas su défendre contre l'inexorable doigt glacé de la mort. Ses enfants ne pouvaient pas lui faire ça. Le laisser ne serait-ce qu'une seconde penser qu'il pourrait les avoir perdu eux aussi. Plus jamais, par pitié,

plus jamais. Après Roland, il n'avait pas su raccommo-der le cœur de son épouse, et il n'avait même pas essayé de soigner le sien. Le méritait-il? Méritait-il d'être considéré comme un père de famille après ça?

Éliane et Stéphane, les doigts écrabouillés dans les puissantes mains de leur père, contem- plaient la tombe de ce frère qu'ils ne connaîtraient jamais. Sans savoir pourquoi, Éliane pensait toujours à Roland comme à un garçon de l'âge de Ben. Ils étaient nés la même année. Elle l'imaginait brun avec des yeux bleus perçants, il serait intrépide, intègre, sérieux, grave peut-être même... Alors qu'il n'avait même pas eu le temps d'apprendre à marcher.

En tout cas, lui, Roland, n'aurait jamais déçu son père comme ils l'avaient fait aujourd'hui. Lui, il n'aurait jamais pris de roustes, parce qu'il n'aurait pas eu besoin qu'on lui dise les choses deux fois. Ils n'étaient tout simplement pas à la hauteur. Les enfants virent leur père, ce géant, ce roi, se mettre à genoux, s'effondrer sur lui-même et se mettre à sangloter bruyamment, la voix tordue d'une douleur sauvage, dévoilant sa faiblesse, ses blessures, ses failles, révélant qu'il n'était qu'un homme. Et un homme n'est rien de plus qu'un enfant perdu dans un costume trop grand.

Éliane osa, parce que ce fut plus fort qu'elle, poser sa petite main sur l'épaule de son père. Il l'attrapa alors pour la serrer dans ses bras, et c'était peut-être la première fois. Il savait manifester de la tendresse, bien sur, par des gestes bourrus, maladroits, contenus, mais rien de comparable à ça. Là, la digue avait cédé.

*

Le démon, drapé de noir, monté sur son cheval fantomatique, errait au dessus de l'eau verdâtre. Sa voix inondait le marécage de sinistres échos, mélancoliques et

irrésistibles. Stéphane flottait vers lui. Le cri strident du démon buvant l'âme de Stéphane à même ses yeux déchira l'atmosphère humide. Le corps sans vie de Stéphane retomba dans l'eau et y disparut. Puis le démon tourna le regard vers Éliane, de ses mouvements lents et irrévocables. Et au fond de ses orbites...

Éliane se réveilla en sueur au moment où elle allait voir sa propre mort au fond des yeux du Démon des Errants. Elle repoussa la couverture, étonnée de se trouver là. Elle ne se rappelait pas être montée dans la chambre. Stéphane était assis au bord de son lit, les jambes pendant dans le vide. Il regardait fixement quelque chose dans l'obscurité. D'une certaine manière, on aurait dit qu'il dormait, assis, les yeux ouverts. Pourtant ses lèvres remuaient. Éliane tendit l'oreille, mais ne pouvait distinguer ses paroles. Elle se leva et s'approcha tout doucement. Stéphane ne bougea pas d'un pouce. Elle vint s'asseoir à côté de lui et approcha son oreille de sa bouche.

« Sangsues, moustiques, sucent sans su, pathétiques... chez le pêcheur, derrière la porte ... derrière la porte, pendues au clou, ses longues bottes vont jusqu'au cou ... Je te vois, tu me vois, qui verra là où ça va, au delà de là on voit, là voilà vois là ... chez le pêcheur ... les longues bottes ... je te vois, tu me vois, tu vas errer jusqu'à moi... »

Sa voix sourde et monocorde ne s'arrêtait pas, répétait inlassablement les mêmes paroles, crapauds, rainettes, grenouilles et petites bêtes, viens me voir, viens me voir, rendez-vous au fond du trou... Éliane regarda vers son lit, espérant y trouver son corps endormi. Elle rêvait encore, c'était ce cauchemar qui ne s'arrêtait pas... Mais ses draps défaits étaient vides. Stéphane faisait simplement une nouvelle crise de somnambulisme. Il suffisait de le recoucher, de lui dire doucement qu'il était en train de dormir. Mais